

Chapitre II

Avril 2004

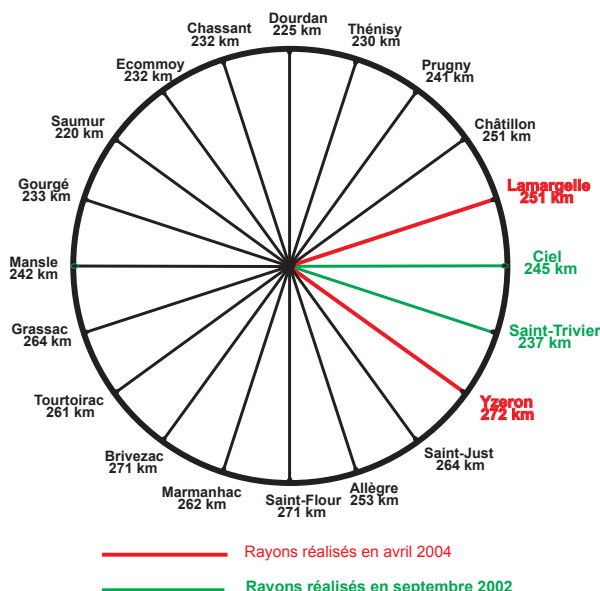
MA CROISIÈRE JAUNE

Puis-je me permettre d'emprunter cette appellation du fameux raid Beyrouth-Pékin organisé en 1931 par André Citroën pour ouvrir la Route de la Soie ? Aurais-je l'outrecuidance de mettre en parallèle mon périple de 4 jours dans nos douillettes provinces, avec l'expédition de 24 personnes et 6 autochenilles qui dura 10 mois dans les régions les plus sauvages de l'Asie ?
Non, je n'oserais pas ! Et pourtant, ce fût bien le jaune qui coloria mon voyage.

Pas de Rayons en 2003 ! C'est bien la peine d'être retraits et désœuvrés ! Il est vrai que les années de Paris-Brest-Paris, temps et budget impartis au vélo sont bien entamés. Ajoutons-y un aller-retour Brest-Inverness en EuroDiagonale avec mon compère Francis et un mois complet de vacances/camping sous le soleil azuréen avec ma commère Eliane et la page « Vacances 2003 » était déjà très remplie. Trop pour y trouver le temps de rayonner ma roue.

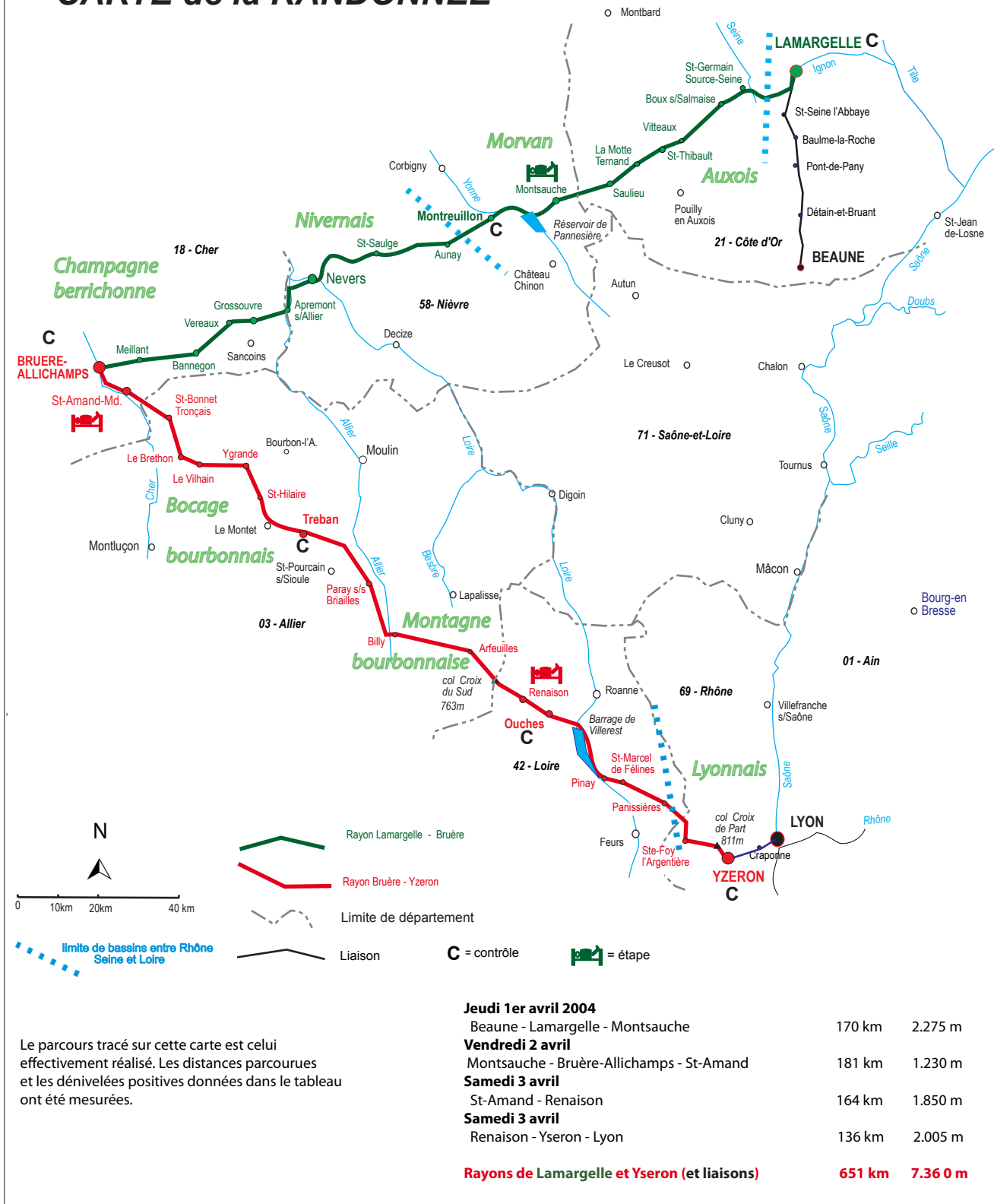
Je décide donc de reprendre mon ouvrage dès le début de la saison 2004, dont le grand événement restera (je l'espère !) notre voyage au Portugal... sans vélo ! Cette angoissante perspective d'un manque évident et prolongé de bonheur pédalant, m'a conduit à envisager une « descente » en six étapes de Beaune à St-Jean-du-Falga, près de Pamiers dans l'Ariège. Nous avions promis à ma fille Valérie d'aller passer une semaine près d'elle pendant les vacances scolaires, tout en profitant de cette opportunité pour monter les Rayons de Lamargelle (Côte d'Or) et de Marmanhac (Cantal).

Mais, le manque d'entraînement et la nécessité de sauvegarder nos économies laborieusement épargnées pour le séjour en Ibérie m'ont conduit à revoir le projet à la baisse, tout en assurant quand même le montage de deux nouveaux Rayons. Mon complice beaunois, Bernard, n'ayant pu se libérer (le pauvre il bosse encore !), je décide de partir seul pour un nouveau périple de 650 km (comme en septembre 2002), mais en quatre jours cette fois-ci, avec départ de Beaune et arrivée à Lyon, chez mon cadet Stéphane. Lyon où Eliane passera me récupérer au passage, avec vélo et sacoches avant de rejoindre St-Jean-du-Falga.



En observant ce schéma, les puristes de la mécanique et les virtuoses du montage de roue, ne manqueront pas de me faire observer que le moyeu n'a aucune chance de tenir en place de cette façon et que l'on commence par monter quatre rayons opposés pour avoir une chance d'arriver au bout. Je leur répondrai que si j'ai choisi la roue de Patrick et pas une autre, c'est précisément parce qu'on peut la construire à l'encontre de tous les principes. Une « Roue pour les Nuls » en quelque sorte !

CARTE de la RANDONNEE



Étonnante coïncidence ! J'avais aussi parcouru 651 km lors des deux premiers Rayons. Par contre la dénivellation totale était de 4.910 m... seulement. Ce sont ces 2.450 m de dénivellée supplémentaire qui ont, avec le vend du sud, produit une douloureuse différence... !

Voici donc le récit du laborieux montage des rayons 3 et 4...

Jeudi 1er avril 2004

Premier tronçon : de Beaune à Lamargelle (Côte d'Or)

71 km et 825 m d'élévation

Je quitte mon garage à 7 h 08. Depuis que je fréquente Francis Pouzet, Diagonaliste émérite, j'ai appris à être ponctuel. Une minute, c'est important dans une vie. Je n'ai pas de poisson accroché entre les omoplates en ce premier jour d'avril, car ce n'est pas le genre de mon épouse... Mais je porte – outre mes habituelles sacoches – une certaine inquiétude, pour ne pas dire une sourde angoisse. Je ne me sens pas en grande forme, contrairement à mon habitude à cette époque de l'année. J'ai dépassé les 1.500 km d'entraînement depuis ma première (courte) sortie du 5 février, après deux mois d'arrêt. Cette distance était bien suffisante ces dernières années, pour me sentir aussi costaud qu'un « Cofidis propre », si toutefois cet animal existe...

Mais je sens bien que mes jambes ne sont plus ce qu'elles étaient... ou qu'elles ne savent pas encore qu'elles devraient être performantes. Je me console en me rabâchant – méthode Couet – que les quatre étapes programmées sont courtes et que le vent du nord/nord-est qui souffle depuis plusieurs semaines va m'apporter un soutien apprécié. Mon parcours sera confortable, malgré une élévation verticale quotidienne largement supérieure au kilomètre selon mes estimations, et en dépit de bagages importants. J'ai, en effet, volontairement chargé la mule (ma randonneuse, mais c'est moi le mulet !) pour que ce voyage soit efficace en terme de musculation. Et aussi, pour être « confortable », le soir à l'hôtel, sous l'averse ou dans la froidure des cols de la Margeride. J'ai même emporté un bouquin de Bernard Werner : le Livre Secret des Fourmis¹ (format de poche, mais plus de 300 g quand même).

Mes amis randonneurs cyclistes - partenaires comme Francis Pouzet ou Jean-Pierre Ratabouil, relations comme Daniel Janan (Audax) ou Paul Fabre, parmi d'autres – sont des inconditionnels du bagage minimal. Le strict indispensable leur suffit. Moi, je ne sais pas et je fais la mule. Quand je suis avec eux, je fais des efforts pour alléger. Quand je suis seul, je charge. C'est comme ça. C'est comme les Rayons. Je les monte n'importe comment. Mais qu'importe puisque je me fais plaisir ?

Bon ! Quand y faut y aller...

Il fait assez doux. Le ciel est en partie couvert et immobile. Le vent est inexistant, même si l'énorme saule pleureur qui me sert de girouette devant la fenêtre de ma cuisine, semblait frémir sous les risées du nord. J'ai quand même enfilé des jambières pour ne pas fâcher d'entrée mes pauvres vieilles jambes. Et je m'enferme dans ma bulle, en semi-hibernation afin d'économiser le maximum de forces. Je n'ai même pas besoin d'ouvrir les deux yeux, ni de regarder ailleurs que cinquante mètres devant moi. Je sais que les vignes sont encore en hibernation, et moches. Je connais la route aussi bien que mon lit. Je vais devoir grimper très, très, très longtemps, sans jamais « tirer du braquet ». Alors hibernons, somnolons et moulinons.

La circulation est minimale et les villages – Pernand-Vergelesses, Changey – sont encore en phase de réveil. Comme moi, ça tombe bien. Avant de plonger sur la vallée de l'Ouche, un peu avant Gergeuil, j'enfile mon gore-tex (rouge !) sur mon blouson (jaune) – un « sang et or » comme un supporter du FC Lens que je ne suis pourtant pas –, je sors les gants longs et le bonnet « sous-casque ». Mais ça ne suffit pas et j'arrive en bas complètement congelé. Je n'ai pas très bien compris pourquoi car la température était douce sur les sommets de l'arrière-côte viticole. Mais comme souvent, l'étroite combe qui ne reçoit jamais un rayonnement solaire direct est une chambre froide. Avec un point positif quand même : maintenant, je suis complètement réveillé !

Il me faut trois ou quatre kilomètres pour retrouver la bonne température et ôter le superflu. Après Mâlain, le viaduc du chemin de fer (c. planche 3a) – le PLM, Paris-Lyon-Marseille, comme disaient nos parents, avant la construction de la ligne TGV – marque le début de la très sévère côte de Baulme-la-Roche. J'y fais mon véritable premier arrêt « station-service standard »². Deux TGV et un lourd convoi de voitures neuves circulent au-dessus de ma tête.

-
- 1 Bernard Werber a écrit une Encyclopédie du Savoir Relatif et Absolu qui fourmille d'idées, d'anecdotes, de faits scientifiques réels... Après l'effort physique, on peut ainsi faire travailler ses neurones, pour essayer d'en garder un peu plus en bonne santé. J'ai longuement médité cette sentence avant de m'endormir : « *Il faut être capable d'aimer ses ennemis, ne serait-ce que pour les énerver.* » Mais je n'en suis pas capable...
- 2 qui comprend - mais est-ce nécessaire de le répéter ? - un remplissage par le haut et une vidange par le bas...

Les voyageurs là-haut ont-ils pris conscience qu'ils venaient de (ou allaient) passer de Saône en Seine (ou de Seine en Saône) pendant la longue traversée du tunnel de Blaisy-Bas ? Certainement pas. Et pourtant, ce long trou noir est la vraie frontière géographique – du moins quand on voyage par chemin de fer – entre le Nord et le Sud-Est de notre hexagone national.

J'arrête de m'interroger sur le manque d'intérêt de mes compatriotes pour l'hydrographie de notre hexagone, afin d'attaquer la longue et coriace bosse de Baulme-la-Roche. Je la connais par cœur et je sais exactement où il faut mettre le petit braquet, et même le tout petit. Elle comprend deux parties. Jusqu'au village blotti au pied d'une belle falaise de calcaire jurassique, elle se compose d'un vrai "raidard" à près de 10% sur un demi-kilomètre, puis d'un faux-plat redoutable quand la bise se déchaîne. Après la traversée de Baulme, la pente se stabilise à 6/7%, sur deux bons kilomètres, permettant aux grimpeurs du type "diesel" de trouver la bonne cadence et de stabiliser leur rythme respiratoire.

Je ne traverse jamais ce paisible village sans faire un arrêt à la source d'eau fraîche qui depuis plus d'un millénaire alimente les habitants. Située en plein centre du bourg, elle ne tarit jamais. Pour lui témoigner leur gratitude les villageois l'on parée d'un dais de pierre (cf. planche 3b), un peu lourdaud à mon goût, mais qui témoigne bien de l'importance capitale de cette source de vie. Le maire a fait sceller sur le côté une plaque Eau non potable, pour dégager sa responsabilité au cas où... Principe de précaution oblige ! Mais depuis le jour où il m'a expliqué que tous ses administrés, comme lui-même, buaient cette eau depuis toujours et qu'ils s'en portaient merveilleusement bien, je ne manque pas d'y remplir ma gourde au passage.

Je remets le diesel en action pour escalader la falaise, d'autant plus facilement que... le vent me pousse. Ah non ! Il n'oserait pas tourner au sud celui-là ! Eh bien si, il a tourné ! Installé depuis une bonne quinzaine de jours au nord/nord/est, il a choisi de souffler du sud, le jour même où j'en avais besoin pour rayonner vers le sud-ouest. C'est un comble ! Et un comble qui s'excite sérieusement. Il me pousse vers St-Seine-l'Abbaye et Lamargelle, avec une force impressionnante. On dirait un mistral à l'envers, avec des rafales qui secouent tout mon équipage. Propulsé par cet enragé, je parcours les 25 km derniers kilomètres en moins de 45 minutes. Je me prends à rêver de changer mon programme et d'aller visiter la cathédrale de Reims. Depuis ma dernière visite³, elle a probablement chassé ses échafaudages et doit aujourd'hui se présenter sous son meilleur plumage. Mais, rêve est illusion.

Sourire dans un village cafardeux

Lamargelle. J'y entre à 10 h 50, je tournicote un moment dans le village en cherchant le moins mauvais angle pour tirer le portait du château (cf. planche 3c) et de l'Ignon, la rivière locale (affluent de la Tille, puis de la Saône, puis du Rhône, donc tributaire méditerranéen...). Je repère le bureau de poste – désaffecté -, la boulangerie - encore active - et le bistrot/restaurant - définitivement fermé. C'est assez moche et triste, un village qui se meurt doucement. Et pourtant, il fait beau et même assez chaud puisque je décide de retirer les jambières et le Gore-Tex que je remplace par un coupe-vent jaune fluo visible de loin...

Je fais une petite visite à Madame Prost, la boulangère, femme encore jeune, toute noire de sa chevelure hirsute à la pointe de ses chaussons. Un deuil récent, probablement. Cette tenue ne me laisse pas indifférent. C'est ainsi autrefois que l'on représentait la Grande Faucheuse. Avec le même habit de mort, mais un visage beaucoup plus fripé. Je ne suis pas étonné par cette apparition, tout à fait dans l'ambiance de cette cité sans vie. Et je suis presque surpris par le beau sourire de fée de la jeune sorcière quand elle applique avec une grande aménité, le cachet de la maison sur ma carte de route. Cette histoire de Rayon du Centre l'intéresse et elle se montre flattée d'en être une tête (de Rayon). Je lui achète ce que mon pote Francis appelle une chocolatine. Je constate vite que la dame est plus aimable que son mari est bon pâtissier. À moins que le four à micro-ondes ne soit plus très performant...

Tandis que je remets de l'ordre dans ma sacoche, un quidam, élégamment habillé, au volant d'une grosse BMW immatriculée à Paris, m'interpelle pour me demander la route de Frénois. Je lui dirais bien que c'est « *tout droit, à 4 km* », mais comme le ton est autoritaire et qu'il manque un « *s'il vous plaît* », je lui adresse une grimace d'ignorance et lui désigne la boulangerie. Ce qui l'oblige à garer son bolide et à aller faire causette avec l'aimable sorcière. Ça a l'air de bien marcher entre eux d'ailleurs, car je quitte les lieux cinq minutes plus tard sans qu'il soit ressorti de la boutique..

3 très précisément depuis mai 1997, date de mon dernier passage à Reims, en Diagonale, avec mes compères Jean-Pierre, Bernard et Pierrot (cf. http://www.gilbertjac.com/3_enDiag/Mes_CR/04_page_HDM97.htm)

Deuxième tronçon : de Lamargelle (côte d'Or) à Montsauche (Nièvre)

99 km et 1.450 m d'élévation

11 h 15 pétantes. Je glisse la carte « Départ » dans la boîte du bureau de poste. Prochaine levée le lendemain à 9 h 00. Patrick ne sera informé de mon départ que bien après mon arrivée à Lyon. Ce qui n'a aucune importance car il doit être par monts et par vaux, français ou européens, sur son Cannondale jaune et noir. Mon compteur kilométrique affiche déjà 71 km (depuis Beaune) et mon altimètre Suunto, une dénivelée cumulée de 825 m. La journée va être rude car le vent est bien installé. Plein sud, pour moi qui prend une direction parfaitement sud-ouest. Trois-quart face, c'est quand même moins mal que pleine face !

Je remonte la vallée de l'Ignon, petite rivière aux eaux humiques et sombres, sur une dizaine de kilomètres, jusqu'à sa source que je ne verrai pas. Elle est bien cachée dans un petit vallon très boisé, près du minuscule hameau de Poncey-sur-l'Ignon, dont je cite le nom car il est le seul à rendre hommage à ce sympathique cours d'eau. Plus à l'aval les « sur-Tille » se bousculent (Is, Arc, Remilly, Cessey, etc.), mais les « sur-Ignon » n'existent pas ailleurs qu'à Poncey. Et pourtant, il y en a des villages qui se sont nichés au creux de cette belle vallée : Lamargelle, Moloy, Coutivron, Tarsul, Villecomte, Diénay. Tous des « sur-Ignon » déserteurs. Le comble du comble, c'est la bourgade d'Is arrosée par l'Ignon, et qui se prétend « sur-Tille », une rivière qui passe à 3 km de son centre. Quel odieux mépris pour cet Ignon mignon !

Je médite ces illogismes du « Pays d'en bas du Sieur Raffarin » en grim pant la bosse de Poncey. Pente notable mais régulière, forêt sans feuillage mais suffisamment serrée pour couper le vent. Au plus dur de la montée, un gros papillon jaune vient virevolter autour de mon casque durant une bonne minute. Il va, il vient, de son vol saccadé, cherchant vainement le pistil de cet énorme bouton d'or à l'étamine bleu marine, qui progresse dans ce sous-bois ensoleillé. Il lui faut deux cents mètres pour comprendre que je ne suis pas un forsythia à roulettes et pour se décider à chercher un meilleur endroit pour poser sa semence. Et il n'a pas de temps à perdre, car une vie de papillon n'excède pas quelques heures. Et s'il continue de faire des confusions pareilles, il ne risque pas d'y avoir beaucoup de papillons jaunes dans les bois de Poncey à l'avenir. Je lui suis quand même reconnaissant pour cette petite visite, car depuis Lamargelle, je n'ai pas aperçu un être vivant à sans chaud. Ni humain, ni animal.

Les bestiaux, j'en retrouve un peu plus loin, au croisement de la N71, la nationale (bientôt Régionale à péage, M'sieur Raffarin ?) Dijon-Châtillon s/Seine. Ces animaux ont 4 ou 6 roues et foncent en rugissant à 90 km/h, comme s'ils étaient poursuivis par le Diable. J'ai horreur de ces monstres quand je suis sur mon vélo et je m'empresse de couper cette N71, pour plonger vers St-Germain-Source-Seine. Brève descente après un plateau d'un petit kilomètre.

Une bien petite source pour un grand fleuve

Il est midi pile et ça tombe bien car j'ai faim. Les tables de pique-nique de l'enclos de la ville de Paris, qui protège la source du plus célèbre des cours d'eau français, me tendent les bras. Je descends la dizaine de marches, ma randonneuse et son chargement sur l'épaule, pour aller jusqu'à la grotte artificielle où jaillit la source principale. La nymphe de pierre (cf. photo page suivante) qui y fait trempette depuis 1865 (Napoléon III !) a toujours la poitrine arrogante, mais elle aurait bien besoin des services d'une esthéticienne. Que fait donc Monsieur Delanoë ? N'aimerait-il pas les nymphes ?

Ce n'est pas ma première visite à cette belle naïade et pourtant, je suis une fois encore, surpris par l'insignifiance du débit. C'est ça le fleuve le plus connu de France ? Je m'installe sur un banc près du bassin naturel et j'attaque mes sandwiches. M ! J'ai oublié mes couverts. Ce qui me permet de mettre au point une technique assez performante de mise en bouche d'un gâteau de riz au chocolat, avec l'index de la main droite. Je réussis même à remonter le chocolat en surface, afin de napper la boulette de riz. Du grand art ! Je m'en lèche les doigts ! Quand on n'a pas de tête, il faut de la « démerde » !

J'étais seul depuis ce matin – excepté mon gentil papillon jaune – mais pendant mon repas, un petit groupe d'enfants handicapés mentaux, encadrés de deux moniteurs, vient rompre cette solitude. Le cœur se brise devant ces gosses et s'enthousiasme devant le dévouement de cette dame et de ce jeune homme.

(suite du texte page 27)

Un peu de géographie et d'histoire : le site des Sources de la Seine



Les sources de la Seine se situent en Côte-d'Or, à 471 mètres d'altitude dans un étroit vallon qui sépare les territoires de Saint-Germain-Source-Seine et Poncey-sur-l'IGnon. Au fond de ce vallon, les eaux de plusieurs sources jaillissent. La principale était divinisée sous le nom de Déesse Séquana.

Près de la source sacrée fut construit un temple de type gaulois à la fin du 1^{er} siècle après Jésus Christ ; puis le sanctuaire se développa aux II^e et III^e siècles. Ces lieux voyaient accourir des foules de pèlerins qui venaient solliciter la guérison de leurs maux. Ils puisaient l'eau sacrée et s'en aspergeaient. En reconnaissance de leur guérison, ils laissèrent sur place des centaines d'ex-voto en bois, pierre ou bronze.

Le christianisme a repris à son compte la divinisation des sources de la Seine : une église du nom de Sainte Marie de Sestre fut construite au VI^e siècle à environ 10 km des sources. Près du Temple gallo-romain, ont été implantées en 1288 plusieurs bornes à l'effigie de Saint-Seine pour délimiter le territoire de l'Abbaye. Les habitants de Saint-

Seine se rendaient en procession aux sources, surtout en période de sécheresse. Les fidèles munis de petits vases puisaient l'eau de la source et aspergeaient le prêtre ; il était dit que plus l'aspersion serait abondante, plus les vœux seraient exaucés.

Au XVIII^e siècle, une chapelle aurait été édifée à l'emplacement de la grotte actuelle. Au XIX^e, par la construction d'une grotte abritant « la Nymphé de la Seine », la Ville de Paris a voulu rendre hommage aux sources de son grand fleuve. De nos jours, les visiteurs continuent à jeter des pièces de monnaie dans le bassin où se trouve la Nymphé de la Seine.

(source : http://www.tourisme-langres.com/fic_bdd/fichiers_fr/Source_Seine.pdf)

Un peu de mythologie : la légende de la Seine

La Seine, fille de Bacchus et nymphé de Cérès, avait suivi dans les Gaules la déesse des blés, lorsqu'elle cherchait sa fille Proserpine par toute la terre. Quand Cérès eut mis fin à ses courses, la Seine la pria de lui donner en récompense de ses services ces prairies que vous voyez là-bas. La Déesse y consentit et accorda de plus à la fille de Bacchus de faire croître les blés partout où elle porterait ses pas. Elle laissa donc la Seine sur ces rivages et lui donna pour compagne et pour suivante la nymphé Héva qui devait veiller sur elle de peur qu'elle ne fût enlevée par quelque Dieu de la mer comme sa fille Proserpine l'avait été par celui des enfers.

Un jour que la Seine s'amusait à courir sur ces sables en cherchant des coquilles et qu'elle fuyait en jetant de grands cris devant les flots de la mer qui quelquefois lui mouillaient la plante des pieds et quelquefois l'atteignaient jusqu'aux genoux, Héva, sa compagne aperçu sous les ondes, les cheveux blancs, le visage empourpré et la robe bleue de Neptune.

Ce Dieu venait des Orcades après un grand tremblement de terre et il parcourait les rivages de l'océan, examinant avec son trident si leurs fondements n'avaient pas été ébranlés. A sa vue, Héva jeta un grand cri et avertit la Seine, qui s'enfuit aussitôt vers les prairies. Mais le Dieu des mers avait aperçu la nymphé de Cérès et, touché de sa bonne grâce et de sa légèreté, il poussa vers le rivage ses chevaux marins après elle. Déjà, il était près de l'atteindre, lorsqu'elle invoqua Bacchus, son père et Cérès sa maîtresse. L'un et l'autre l'exaucèrent : dans le temps que Neptune tendait les bras pour la saisir, tout le corps de la Seine se fondit en eau ; son voile et ses vêtements verts, que les vents poussaient devant elle, devinrent des flots couleur d'émeraude ; elle fut changée en un fleuve de cette couleur qui se plaît encore à parcourir les lieux qu'elle a aimés étant nymphé.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que Neptune malgré la métamorphose, n'a cessé d'en être amoureux, comme on dit que le fleuve Alphée l'est encore, en Sicile, de la nymphé Aréthuse. Mais si le Dieu de la mer a conservé son amour pour la Seine, la Seine garde encore son aversion pour lui. Deux fois par jour, il la poursuit et chaque fois, la Seine s'enfuit dans les prairies en remontant vers sa source, contre le cours naturel des fleuves. En tout temps, elle sépare ses eaux vertes des eaux azurées de Neptune.



Bernardin de Saint-Pierre - L'Arcadie (Livre 1)

Le destin d'une goutte de pluie

En grim pant vers St-Germain, je réalise que moi aussi, comme les passagers du TGV à Blaisy-Bas, je suis passé de « Saône en Seine ». Désormais les eaux courantes que je traverse, ou qui accompagnent mon chemin, coulent vers Paris, vers la Manche. Tout à l'heure, c'était vers Lyon, Marseille et la grande bleu-azur. Quelle différence ! Pour quelques hectomètres de part et d'autre de cette ligne de séparation que j'ai franchie tout à l'heure au point d'altitude 490, sur la N71.

D'un côté le Sacré-Cœur, de l'autre Fourvière et Notre-Dame de la Garde.

Au nord, le PSG et ses hooligans, au sud l'OL et l'OM et leurs mafias de supporters.

Par là le caviar et la tête de veau, par ici les quenelles et la bouillabaisse.

Ce n'est quand même pas la même chose !

Tout en pédalant – et pour mieux snober les rafales de vent – j'imagine la situation cornélienne d'une goutte d'eau de belle envergure – une vraie goutte, bien dense et bien musclée, pas une petite fluette qui s'évapore de trouille à la moindre contrariété – blottie au cœur de son nuage à plus de 2000 m à la verticale du point 490. Elle est prête pour le largage avec son petit parachute. Elle veut aller à Paris et elle est très expérimentée car c'est sa deux-cent douzième tentative ! Chaque fois elle a échoué. Les pièges sont innombrables pour une petite goutte d'eau : plusieurs éclatements après collision, maintes fois gobée en vol par une hirondelle assoiffée, innombrables pulvérisations au sol pour avoir raté le plan d'eau visé, longues périodes d'emprisonnement dans un réservoir, interminables transits dans des nappes souterraines et le plus souvent retour à l'état de vapeur... qui, heureusement, est aussi l'espoir d'un retour à la vie, d'un nouveau voyage en nuage porteur et d'une autre chute libre.

Aujourd'hui, notre expérimentée boule de H₂O sent que c'est le bon jour. Elle s'est placée en position idéale pour le largage, car il est impératif de sauter dans les premières positions pour pouvoir parfaitement diriger sa course avec une bonne visibilité et limiter les dangers de collision en plein vol. Il ne fait pas chaud, ce qui diminue les risques d'évaporation. Le vent est bien orienté puisqu'il souffle exactement dans le sens du lit du fleuve nouveau-né. Surtout ne pas confondre cette minuscule Seine avec le petit Ignon, qui conduit à Lyon ! Il faut absolument éviter les étangs et tous les réservoirs, fussent-ils une simple flaque. Un seul objectif : le cours lui-même, pour se noyer au plus vite au cœur de son onde. L'union des petites gouttes d'eau fait la force des rus, des rivières et des fleuves. C'est la seule chance pour notre goutte d'accomplir son grand projet : arriver à Paris, y saluer Notre-dame et, rêve suprême, s'évaporer au pied de la Tour Eiffel pour monter encore plus haut qu'elle. Mais il faudra éviter les pièges des grands réservoirs de la forêt d'Orient, les innombrables points de pompage pour l'irrigation, pour l'alimentation des villes, pour le refroidissement des usines,... Quelles sont les chances d'une goutte d'eau côte d'orient d'arriver jusqu'à Paris ?

Art rural

C'est un spectacle inhabituel qui me sort de mon fantasme climatologique. Un véritable capharnaüm a envahi le cœur du petit village de Boux-sous-Salmaise : un imaginaire créateur d'animaux de fer et de bois expose ses oeuvres sur le bord de la route (cf. panche 3d). Je me suis laissé séduire, ou du moins amuser, par un pdéro-dactyle du Secondaire, crocodilien par sa couleur et sa denture menaçante, ainsi que par un Felix le Chat à la fois souriant et bien armé. Mais il y a bien d'autres animaux et figures étranges sorties de l'imagination de cet artiste, expert dans la réincarnation de vieux outils et autres instruments agricoles.

À partir de Boux, je rentre (enfin !) en secteur inconnu... pour une dizaine de kilomètres. Le ciel qui s'était couvert, s'est à nouveau dégagé quand j'attaque une très sévère montée. Quelques passages au-dessus de 10% viennent me brutaliser les cuisses. Heureusement que le vent est en partie coupé par le versant, car je serais resté en équilibre malgré ma moulinette. Décidément, ce n'est pas la grande forme... Mais ça passe quand même et ça plonge fort sur un autre village blotti au fond d'une autre vallée. Après l'Oze, l'Ozerain. Après Boux, Jailly-les-Moulins ? Des moulins ? Pas vus. Mais un cimetière pour remplir un bidon à sec. Car avec ce vent et les rampes, l'évapotranspiration marche à plein régime.

Dans ce pays du Haut-Auxois, les trajectoires est-ouest coupent une série de vallées (Lavau, Oze, Ozerain), creusées dans un plateau qui culmine 150 m plus haut. Selon l'humeur de celui qui a tracé la route quelques décennies plus tôt, les pentes varient entre 5 à 15 %.

1er avril 2004 : *de Lamargelle (Côte d'Or) à Montsauche (Nièvre)*



a - Le viaduc de Mâlain



b - Baulme-la-Roche



c - le château de Lamargelle et l'Ignon (21)



d - Capharnaüm "artistique" à Boux s/s Salmaise



e - Coup de coeur à Saint-Thibault



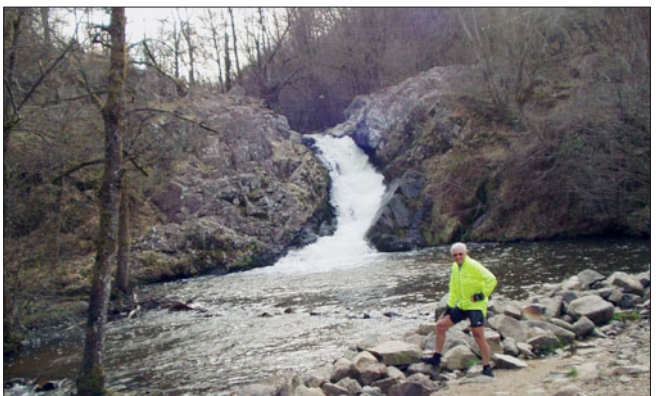
f - Un beau solitaire...



g - Forsythia...



h - Saulieu : le taureau de Pompon (à g.)



i - Saut du Gouloux : autoportrait

Planche 3

La bosse de Jailly, heureusement plus souple que la précédente, nettement plus longue et même interminable dans son faux-plat final avec le vent de face, conduit jusqu'à Dompierre-en-Montagne.

J'avais choisi de passer par Posanges à cause de son château, mais je rate la route, non fléchée évidemment. Je me retrouve donc à Vitteaux, presque à l'insu de mon plein gré. Je tente de me consoler de cette petite contrariété en dégustant un Mars, arrosé d'un Coca (pub gratuite). Le café est un « PMU » où trois intoxiqués de courses et de canassons – dont une excitée qui cherche à ma convaincre de jouer le 7 dans la troisième – occupent beaucoup de place et font beaucoup de tapage. Le son de la TV qui diffuse les courses en direct, est poussé au maximum (ou presque). J'avale le coca cul sec, flanque la moitié du Mars dans ma poche et je m'enfuis...

À 14 h 40, j'arrive à Saint-Thibault (km. 117), petit village perdu au cœur de l'Auxois, qui serait parfaitement ignoré du monde, si un duc de Bourgogne n'y avait fait construire au XIII^e siècle une magnifique église pour abriter les reliques de ce saint⁴. Il ne reste pratiquement que le chevet de la construction originale et un portail. Mais quels magnifiques restes (cf. planche 3e) ! Je n'ose me souvenir que je suis passé déjà plus de vingt fois à bicyclette devant cette église, sans prendre le temps de m'arrêter ! Erreur enfin réparée. J'y reste une bonne vingtaine de minutes. Superbe !

Ramer contre le vent...

Le secteur St-Thibault – La Motte-Ternant est très pénible. Le vent est de plus en plus violent et certains secteurs découverts (en particulier vers Noidan) sont douloureux. Consterné, je lorgne mon compteur inexorablement bloqué à 13-14 km/h, sur une route parfaitement plate. Je n'hésite pas à rouler à gauche (je sais faire après mon périple britannique) afin de longer les haies au plus près. Pour reprendre mon souffle et soulager la brûlure qui envahit mes cuisses, je fais quelques photos : un magnifique chêne, puissant et solitaire ; une ferme fortifiée et son massif de forsythia, d'un lumineux jaune d'or (cf. planche 3f et g).

Dès la sortie de La Motte-Ternant, village important, mais sans vie à l'instant où je le traverse, changement de décor. La route se redresse pour escalader les premiers contreforts du Morvan. Et qui dit Morvan, dit aussi collines granitiques, forêts de sapins et de hêtres (on dit aussi foyards par ici), tourbières, étangs et lacs aux eaux noires. Le parcours devient plus tortueux et accidenté, avec pour conséquence la possibilité de mieux s'abriter des rafales de vent.

Je passe assez bien la longue montée vers Saulieu où j'arrive à 16 h 15. Comme il ne me reste que 26 km pour terminer cette première étape, je décide de prendre tout mon temps. Pas à l'Auberge de la Côte d'Or (chez Madame Loiseau) où le vichy/fraise doit coûter un peu cher, mais dans un bistrot près du square où mugit encore le superbe taureau de bronze (cf. planche 3h), chef d'œuvre du sculpteur animalier local François Pompon. Une bien belle bête !

Une dizaine de minutes supplémentaires pour jeter un oeil aux chapiteaux historiés ou décoratifs de la basilique Saint-Andoche (cf. planche 3h). Remarquable ce catéchisme de pierre et quel travail ! Cela mériterait bien davantage qu'un simple coup d'œil...

Surtout ne pas péter les plombs !

Je connais l'infortune alors d'entrer dans un Tabac/Presse pour acheter Le Monde, afin d'en savoir un peu plus sur le gouvernement Raffarin III, pondu hier par notre Roi-soleil élyséen. Il y a deux caisses dans cette boutique, mais une seule personne pour servir, en l'occurrence la patronne, qui est du genre très lent et pas souriant. Elle est occupée à choisir des « cartes à gratter » pour une cliente plantée devant la caisse de gauche. Devant la caisse de droite, une jeune femme avec une revue en main, derrière un gamin avec une friandise et moi, avec le Monde et la monnaie adéquate dans la main ! Ça devrait aller vite... Et bien, il me faudra dix bonnes minutes pour pouvoir payer mon journal ! Tout ça à cause de la « dame à la revue » qui a demandé pour 100 euros (oui, un billet de cent euros⁵ !) de cartes à gratter ! Un méli-mélo complet de toutes les espèces de ces « attrape-couillons » (des Astro, des Goal, des trucs jaunes, des machins rouges...). Et la patronne de piocher en comptant : 2, 4, 6 + 3 = 9 – j'vous mets un bidule ? – oui, deux – 14, 19... ah, non, ceux-là c'est pas 5 euros, c'est six, ... je recommence...).

4 ce Saint-Thibault est mort en Italie en 1066 et ce n'est que plusieurs années plus tard que ses restes, rapatriés vers la Champagne dont il était originaire, furent dispersés en divers lieux. Thibaut de Champagne, dit Le Solitaire, fut canonisé en 1163 par le pape Alexandre III.

5 le premier que je voyais !!!

Et le comble, c'est qu'arrivée péniblement à 100, la paumée annonce à la foule consternée (car 4 ou 5 nouveaux clients sont arrivés) : « *Y faut que je vérifie !* ». Et c'est reparti : 4,7,10... (pour être plus sûre, elle recompte à l'envers !). Dieu seul sait comment j'ai fait pour me retenir de balancer mon journal sur la tronche de la « tarée du grattage » et de me barrer ! La découverte de la France d'en bas est souvent très surprenante... J'aurais mieux fait de faire comme notre Premier Ministre : regarder ailleurs !

Je quitte enfin cette bonne ville de Saulieu à 17h05 pour le dernier morceau de la journée. Le vent est toujours soutenu, mais le ciel se couvre sérieusement par l'ouest. Les prévisions pluvieuses de la météo se précisent sur le terrain. Je me régale néanmoins, en dépit du vent (heureusement assez latéral), en parcourant ce secteur Saulieu-Montsauche que je connais bien. J'ai toujours aimé roulé dans ce Parc du Morvan et plus particulièrement dans le secteur à l'ouest de Saulieu que l'on appelle aussi la Suisse Morvandelle. J'apprécie ses forêts, ses rivières noires et ses routes granuleuses aux pentes régulières, rarement piégeuses. Dommage qu'à cette époque, les arbres soient encore nus (pas fous, ils savent bien qu'en avril il ne faut pas se précipiter pour ouvrir ses bourgeons) et que les fougères séchées aient aussi triste mine !

Je prends même le temps de descendre sur mon vélo jusqu'au Saut du Gouloux. Pour une fois que je suis seul et que je ne suis pas « obligé » de suivre les copains ! Il n'a pas beaucoup d'eau, ce Gouloux. Je trouve très inquiétant que le « château d'eau de la France » puise déjà dans ses réserves, aussi tôt dans la saison. Il faut de l'eau et beaucoup ! Mon Olympus en équilibre sur la rambarde du pont de bois qui permet d'accéder à la cascade, je me tire un autoportrait (cf. planche 3i). Mon coupe-vent jaune est la seule tache de couleur dans la grisaille d'une fin d'après-midi plutôt frisquette...

Tandis que j'escalade la douce montée du Gouloux vers Montsauche, j'essaie de me remémorer une très belle phrase d'un livre de Paul Fournel « *Besoin de Vélo* »⁶ que j'ai lue la veille au soir, par une coïncidence fortuite :

« En France, le paysage change vite et la vitesse cycliste permet d'en goûter toutes les variations. Dans la même journée, on peut changer trois ou quatre fois de "pays", et la succession de ces paysages possède un charme fort. Notre pays est cycliste par le maillage serré de ses routes et par la variété de ses formes. On peut changer en douceur, glisser des pays de Loire aux douces rondeurs du Bourbonnais, passer du Bourbonnais aux vieilles hauteurs du Morvan... »

18 h 20. Je stoppe devant l'Hôtel Moderne de Montsauche ou plutôt devant l'hôtel de Montsauche qui était moderne en... 1950. Car aujourd'hui, c'est plutôt l'Hôtel Rustique : depuis le patron bougon mais serviable, à la chambre spartiate (sans WC, ni TV bien sûr), en passant par l'escalier de bois, dont les marches gémissent comme si elles allaient rendre l'âme, et par le « garage à vélo » qui est un simple auvent dans la courette.

Mais je ne suis pas exigeant. D'ailleurs le lit est correct, l'étroite cabine de douche sans doute « achetée en solde dans une Foire-Fouille » est toute neuve et l'eau est bien chaude. Quant au dîner servi à 19h30 pétantes par la patronne, il est simple et copieux (terrinerie pas du chef, colin et riz, fromage blanc et ¼ de réglingard⁷). Le petit-déjeuner sur plateau a été installé dans le couloir devant ma chambre (la n°4) sur une table pliante (elle ne tenait pas dans la chambre, ce qui donne une idée de ses dimensions) et j'ai reçu toutes les instructions nécessaires pour pouvoir quitter cette modernité hôtelière à l'heure qui me conviendra. Le tout pour 58,50 €, soit près de 400 francs, ce qui ne serait pas excessif... pour un Hôtel Moderne.

Je dîne en dégustant les « politicailleries » chiraco-juppéo-sarkoso-raffariniennes révélées par Le Monde et je m'endors avec Bernard Werber.

Les chiffres du jour sont : 170 km – 2.275 m de dénivellation – 18,8 km/h de vitesse moyenne sur le vélo.

Une dure journée, très ventilée, mais sans pluie.

6 aux éditions Seuil.

7 petit vin de table aigret en patois

Premier tronçon : de Montsauche (Nièvre) à Bruère-Allichamps (Cher)

172 km et 1.215 m d'élévation

Nuit interrompue en son milieu par une bonne heure de lecture. Je n'ai pourtant pas été réveillé par un bruit puisque je suis le seul client de l'hôtel ! Peut-être par les rafales du vent, toujours aussi déchaîné.

Réveil sans réveil à 5h30. Je m'empresse d'ouvrir les lourds volets de bois. Bonne surprise : il ne pleut pas, le vent s'est calmé et il fait doux. Je petit-déjeune dans le couloir, sans grand appétit. Le quignon de pain est spongieux, la confiture-maison (figue + ???) n'est pas terrible et le réglingard de la veille n'est pas très bien passé (à moins que ce ne soit la terrine...).

Chargé de tout mon bazar, je me faufile avec difficulté dans le labyrinthe des « zones de service » à la recherche de ma randonneuse. Evidemment, le placide labrador, plus exactement le golden retriever, donne de sa grosse voix. Nous avons pourtant échangé caresses et coups de langues sympathiques la veille au soir. Mais il fait son boulot de gardien. Sans agressivité. Et sans exagération puisqu'il se rendort au dixième Ouaooooh !

La nuit est encore noire quand je quitte Montsauche. Ma dynamo Schmidt me prouve une fois de plus son efficacité dans la longue descente vers Ouroux-en-Morvan. Le jour vient à point pour me permettre d'apprécier les beaux paysages dans le secteur du réservoir de Pannesièrre-Chaumard que je rejoins par la petite D302 (plus sympathique que la D232 choisie par Patrick Plaine). Malheureusement, le ciel est gris, très gris, de plus en plus gris...

Arrêt déshabillage (il fait vraiment doux ! inquiétant ?) et photo du barrage (cf. planche 4a). Quel dommage que cette lumière soit aussi blanche, froide, insipide ! Nouvel arrêt une dizaine de kilomètres plus loin pour saluer une Yonne juvénile et déjà vivace, même si le réservoir a muselé sa fougue. J'aime ces rivières morvandelles, aux eaux noires (cf. planche 4b) et pourtant pures, au lit de galets de granite roulé, aux rives chargées de végétation. Rivière de première catégorie, l'Yonne attire les amateurs de pêche par ses truites fario et ses ombles communs. En faisant quelques pas à l'abri des arbres, je tente d'apercevoir une queue qui frétille, mais en vain. Je ne suis pourtant pas un dangereux prédateur. Mais je ne suis pas non plus un bon observateur.

TVintox...

À 8 h 05', j'arrive à Montreuillon, lieu où je dois effectuer le contrôle intermédiaire de ce premier Rayon. Un bistrot/restaurant, l'Aquarium, me tend les bras. Je peux donc sans problème obtenir un coup de tampon sur ma carte et un grand café, servi par le patron en personne. Assez jeune et sympathique, mais plongé dans les informations télé. Je n'ose lui demander si la zone euro dont Montreuillon se glorifie d'être le centre (cf. planche 4c) comprend ceux qui n'y sont point encore comme la Grande Bretagne et le Danemark, ceux qui vont y venir le mois prochain et la Turquie qui pourrait bien y entrer un jour. Parce que si ceux-là y viennent, ça risque de décaler sérieusement vers l'est le centre de gravité de la zone d'exercice de notre monnaie... Je ne le saurai pas... Le zigoto qui s'essouffle dans le petit écran est beaucoup plus intéressant que moi.

Quand je repars, à 8 h 25, les premières gouttes d'eau se manifestent. Je les snobe et j'ai tort car je dois m'arrêter moins d'un kilomètre après la sortie du village pour enfiler la cape de pluie et chausser des poches de plastique sur mes chaussettes gore-tex (je roule évidemment avec « mes chers et incontournables nu-pieds Shimano »). Je repars sous une bonne averse dans une bosse à deux chevrons. Je ne sais pas encore que je ne quitterai plus mon poncho jusqu'à la fin de l'étape, sauf à trois reprises pour casser la croûte ! Comme mon compteur n'a pas encore atteint 30 km et que l'étape en compte 180, le compte est vite fait.

Mais peu m'importe ! Je suis un partisan et même un incondtionnel de la cape de pluie. La vraie. Celle qui couvre bien les jambes, protège sacoche-avant, compteurs et mains, celle qui se ceinture à la taille et est munie d'une capuche efficace qui interdit toute infiltration glougloutante et désagréable au creux de l'échine. Moi, dans mon poncho, je suis bien. Même sous l'averse la plus forte. Au chaud, tranquille, comme dans le ventre de ma mère ! Avec une cape de pluie, je ne perds jamais le moral... Ce qui n'est pas le cas de certains « pseudo-randonneurs coursiers » de ma connaissance. Pour eux, qui ont remplacé le poncho par le téléphone portable, le ventre de leur mère, c'est la voiture que Madame leur amène toute chaude... À chacun sa méthode !

2 avril 2004 : **de Montsauche (Nièvre) à Saint-Amand-Montrond (Cher)**



a - le barrage de Pannesière-Chaumard



b - l'Yonne à l'aval de Pannesière



c - avec ou sans la Turquie ?



d - la croisière jaune et très humide...



e - légende à St-Saulge



f - Nevers : le chevet de l'église Saint-Etienne



h- vers Compostelle...



i - château de Grossouvre



j - église de Vereaux.



k - château de Bannegon

Planche 4

Je suis presque convaincu que cette longue étape presque entièrement sous la pluie aurait été beaucoup plus difficile au sec, mais avec un "zef" de sud-ouest aussi violent que la veille. Il souffle encore le vent et du sud-ouest, mais par courtes rafales sous les grains. Il suffit alors de « faire le gros dos » quelques instants.

« J'aime la pluie » chante le poète

Et puis, j'aime assez la pluie, moi. De plus en plus, surtout depuis cet été 2003 caniculaire. Les sources de la Côte beaunoise ont tari dès juillet et sont restées sèches durant plusieurs mois. Je n'avais jamais vu cela et ce phénomène est très inquiétant. Il est essentiel que les nappes phréatiques se rechargent et, pour cela, il faut qu'il pleuve. Des journées entières. Même s'il faut en subir les conséquences !

Le seul inconvénient pour moi de ce temps favorable aux grenouilles est que l'Olympus ne sort pas souvent de son étui et que les résultats de mes essais ne sont pas très lumineux. Heureusement que Photoshop permet de remettre un peu de couleurs dans ces clichés numériques.

J'entre donc en Bazois avec la pluie bienfaitrice. Ce Bazois est un « pays » du Nivernais, en lisière du Morvan. C'est une région beaucoup plus plate mais néanmoins vallonnée, assez boisée, associant culture et élevage (les Charolaises y abondent autant que dans l'Auxois) et doté d'un habitat assez clairsemé, avec d'importantes fermes aux toits rouges. Beaucoup de petits châteaux ou de grosses bâtisses dotées de tours rondes, posées sur des buttes, que j'aperçois de loin à travers le rideau de pluie : Egreuil, Aunay-en-Bazois, Achun. La route est étroite, tranquille, confidentielle et suffisamment ondulée pour permettre un changement de braquet et de soulager le fessier de temps à autre.

Un creux au niveau de l'estomac me suggère de ne pas rater la présence providentielle d'un petit lavoir situé en pleine campagne, pour faire un arrêt station/service. Mon compteur indique 47 km et il est déjà 9 h 30. Bigre, je progresse à l'allure d'un papy-promeneur : à peine 16 km/h, arrêts compris heureusement ! Je prends néanmoins mon temps pour grignoter un sandwich au fromage de chèvre qui fait le voyage depuis Beaune et une pâte de fruit. Et je profite de l'abri pour montrer le temps qu'il fait à mon Olympus, avec, en premier plan, mon cher poncho occupé à sécher ses larmes (cf. planche 4d). La croisière jaune continue : hier, c'étaient le coupe-vent et les forsythia, aujourd'hui ce sont la cape et les parterres de jonquilles cultivées dans les villages.

Il y a toujours un petit moment désagréable à passer au moment d'enfiler le poncho glacé sur des bras nus. Je le fais comme je retire un sparadrap : sans hésiter et d'un coup sec. Brrr... Et c'est reparti.

Je salue au passage le canal du Nivernais qui, de Decize à Corbigny, relie Loire et Seine, via leurs tributaires Aron et Yonne. Il est bien sûr désert comme la grande majorité de nos canaux multiséculaires. Je pressens qu'un jour ou l'autre, un technocrate obscur va convaincre son ministre que leur entretien coûte trop cher... Et ce sera la fin. Chronique de la mort lente de notre France d'en Bas : que faire pour l'enrayer ?

En franchissant ce canal, je prends conscience soudainement que je roule désormais dans le bassin versant de la Loire. Sans doute depuis la frontière Morvan-Bazois au sommet de la dure bosse après Montreuillon. Ce Rayon Lamargelle-Bruère possède la particularité de relier les trois plus grands bassins hydrographiques de France. Et c'est nécessairement le seul ! Le Rayon des Trois Bassins pourrait être son qualificatif. Ou encore le Rayon LRS comme Loire-Rhône-Seine. Presque un Rayon Laser...

La vache escaladeuse

Petit détour par le centre de la bourgade de St-Saulge dont je ne connaissais pas l'église aux belles voûtes gothiques et aux remarquables vitraux du XVI^e. J'apprends aussi que ce village est connu comme St-Saulge les Légendes, car les gens du coin ont toujours eu beaucoup d'imagination et l'art de faire d'un rien ou d'un on-dit, une belle histoire. Comme le prouve cette plaque fixée au mur de l'église (cf. planche 4e) qui illustre la laborieuse « montée sur l'église de la vache d'Etienne pour lui faire brouter l'herbe, car le fourrage était si rare cette année, qu'il ne faut rien laisser perdre. ». Selon les mémoires du curé Jérôme Deparis (de 1710-1719), ce serait la Princesse Marie de Nevers qui aurait eu le goût de ces plaisanteries, sans penser qu'elles traverseraient les siècles. Pour d'autres, ce serait un certain Lazare Depardieu, procureur du Roi fort ingénu, qui aurait contribué à la pérennité de ces légendes en leur accordant du crédit. Il faut dire qu'avec un nom pareil, il devait se sentir investi d'une mission divine et capable de monter les vaches sur les toits...

Une autre plaque précise que « *d'autres légendes viennent s'ajouter, comme les pistolets qu'à l'étang on planta...* » ou encore « *l'église qu'on déplaça avec un fil de laine...* ». Et ailleurs : « *Toutes ces légendes attestent de l'esprit vif et pétillant de ceux qui les ont recueillies, contées et enjolivées, même si certains ne veulent les attribuer qu'à la naïveté des Saint-Saulgeois.* ». Ben, voyons !

Secteur assez désagréable de St-Saulge au croisement de route de Montigny-aux-Amognes en raison de la pluie qui a redoublé (je récolte, puis vidange un litre d'eau à la minute dans le creux de mon poncho entre mes deux bras) et de la présence d'une circulation assez dense à laquelle je n'étais plus du tout habitué. Heureusement, la petite D176 qui coupe la forêt domaniale des Amognes, en s'insinuant dans la minuscule vallée du ruisseau de Meulot, est fort sympathique malgré la douche. Dans cette belle forêt de puissants feuillus, je déplore une fois encore que chênes et hêtres mettent leurs feuilles si tardivement. Mais c'est peut-être moi qui suis en avance ?

Que d'eau !

Retour à la circulation sur la D977 à La Grippe où je fais gaffe de ne pas prendre froid en me découvrant. Hum, ce jeu de mots n'est pas terrible ! Pardonnez-moi, avec ce temps de chien, mon esprit est un tantinet grippé... Quand il y a de la bagnole, je rentre dans ma coquille et je me concentre sur la ligne blanche que je laisse le plus possible sur ma gauche. Le supplice ne dure que 5 petits kilomètres. Alors, je sors de mon abri pour narguer mes ex-agresseurs coincés dans les files aux feux rouges. Je suis arrivé à Nevers et il est 12 h 05'. J'avais prévu d'y passer une grosse heure pour casser la croûte et visiter la cathédrale St-Cyr-et-Ste-Juliette. Je mangerai une pizza et une grosse portion de flanc au caramel dans un fast-food près du croisement de la route d'Autun. Et je me contente de jeter un rapide coup d'œil à l'église St-Etienne, extérieur et intérieur. Sachez que ce monument, dont la construction s'est achevée en 1097, est l'un des rares qui ait traversé neuf siècles sans altérations majeures ! L'abside à haute arcature, avec les chapelles rayonnantes et les absidioles aux murs renforcés de colonnes et de contreforts plats (cf. planche 4f) est remarquable et admirée de tous les amateurs de roman pur, dont je suis.

Mais la pluie est trop intense, les pavés trop glissants dans le centre-ville et mon envie de faire du tourisme dans ces conditions est trop faible. Alors, je laisse tomber (partie remise) et je traverse le pont de Loire un peu avant 12 h 45.

Nouveau tronçon désagréable entre Loire et Allier, sur la grosse dizaine de kilomètres de N7 puis D976 de Nevers à la Grenouille. Le vent a forcé et, avec la pluie dans la tronche, je rampe comme une salamandre. « *C'est plutôt à cause de ton poncho qui fait parachute !* » susurre à mon oreille mon ange-gardien qui s'est laissé influencé par certains anciens coursiers de mon entourage, "tombés" aujourd'hui dans le cyclotourisme. N'est-ce pas les copains ? Vous ne pouviez pas la fermer et laisser mon ange en paix ?

J'avais initialement prévu de faire un détour par le Bec d'Allier, mais j'y renonce à cause de ce temps de grenouille. Je retrouve quand même avec plaisir l'agréable D45, le chemin de mes deux Diagonales Nord-Sud, Dunkerque-Perpignan et vice-versa. Je l'ai toujours parcourue sous le soleil cette belle route de rive gauche de l'Allier et de la Loire. Mais aujourd'hui, le département du Cher, qui vient de m'accueillir, pleure à grosses larmes. Et c'est très bien ainsi puisqu'il faut de l'eau...

Je pensais pouvoir enfin consacrer le temps nécessaire à la découverte d'Apremont-sur-Allier. Ce qui n'est pas possible en Diagonale, l'est en Rayon. Et c'est le moment d'en profiter. Et pourtant, je passe tout droit écoeuré par le rideau de flotte. Il paraît que le village a été retapé depuis plus de 50 ans en respectant le style médiéval berichon. On dit aussi que le château, restauré par la famille Schneider, est somptueux et que le parc floral « respire la beauté et la sérénité » (dixit le Bibendum). Bon, ben, je reviendrai encore une fois. Je me contente d'entrevoir au passage quelques maisons à colombage et de surveiller l'embranchement de la route de Sancoins.

Vive le pédalage !

La traversée du bois d'Apremont se fait par une petite route sympathique, tracée presque au cordeau et balisée de petites flèches jaunes et bleues, portant une coquille St-Jacques (cf. planche 6g). Je suis sur la Via Lemovicensis ou voie de Vézelay. Je m'imagine un instant arpentant cette ligne droite montante longue de 3 km au moins, chargé comme un mulet, accroché à mon bâton, ruisselant de flotte et fixant l'orée de cette forêt, là-bas à l'horizon. Du calme, camarade pèlerin, il ne reste que 1.078 km pour arriver à Compostelle ! Quel calvaire ! Décidément, je préfère le pédalage... et, si je devais un jour, aller jusqu'en Galice, ce ne pourrait être qu'avec mon Berthoud en guise de bâton. Lui au moins, il porte mes sacs !

Courte halte près du château de Grossouvre pour un classique arrêt « pipi/pâte de fruit/photo » (cf. planche 4h). Il y en aura d'autres devant la charmante église romane de Vereaux (fermée évidemment ! Pèlerins allez prier ailleurs !) et le château de Bannegon (cf. planche 4i et j). Mais je parcours les 75 km qui séparent Nevers de Bruère-Allichamp, terme de ce premier rayon, sans trop me préoccuper ni du temps qu'il fait (toujours égal à lui-même, c'est à dire pluvieux et moyennement venteux), ni du temps qui passe (je n'ai pas d'horaire précis, ni de délai à respecter). Je me contente de dire un mot aimable aux petits écureuils de la forêt d'Apremont sans doute sortis trop tôt de leur nid et un peu perdus (l'un d'eux viendra presque se flanquer sous ma roue, mais je l'avais vu venir et j'ai pu l'éviter). J'essaie de siffloter avec les nombreux merles pour tromper les merlettes, mais je suis beaucoup moins doué qu'eux. Je me moque des génisses charolaises qui se précipitent vers moi, en me prenant pour la remorque de foin de leur propriétaire (ne vous précipitez pas pour bouffer du foin mes belles, plus vous gloutonnerez, plus vite vous serez à l'abattoir !). De temps à autre, une grosse ferme, un château, une église au clocher couvert d'ardoise, sortent de la grisaille. Je traverse ainsi Sagonne (et son gigantesque château du XVe à moitié ruiné), Givardon, Bannegon, Thaumiers. Cette région du département du Cher est le Val de Germigny (du nom de Germigny-l'Exempt, petit village situé au cœur de ce pays). Pas de grosses différences avec le Nivernais, sinon un relief plus plat et davantage de prairies.

Final

Je retrouve un pays que je connais dans la traversée du Bois de Meillant, même si la route de Thaumiers, n'est pas celle d'Arfeuilles (déjà parcourue deux fois). Belle forêt et route fort agréable, d'autant plus que la pluie fait un break. Pourrai-je aller voir le parc du château de Meillant « au sec » ? Non, c'est reparti... et je continue. Je ne m'arrête pas non plus à La Celle dont je connais déjà la belle église prieurale, un peu ridicule à l'extérieur avec ses arcs-boutants démesurés, mais remarquable par son beau chevet et les chapiteaux sculptés de sa nef.

Par contre, je suis bien obligé de m'arrêter à Bruère-Allichamps où j'ai quelques formalités à remplir. Comme il y a deux ans, je choisis le Relais du Centre de la France pour les accomplir. Mais contrairement à la fois précédente où j'étais tombé sur un patron hargneux et désagréable (c'était un lendemain de fête et certains, même commerçants, supportent mal la gueule de bois), il est cette fois-ci aussi accueillant que jovial.

Je le suspecte, à la couleur de sa trogne, d'avoir un peu abusé du petit blanc qu'il sert à verres répétés aux trois consommateurs affalés sur son comptoir et à une cliente muette qui, assise à une table au centre de la salle, se lève à chaque service pour faire remplir son verre. Un rituel, sans un mot. Sa démarche est mal assurée et, manifestement elle ne semble pas bénéficier du privilège de rester au comptoir avec les mecs. Ségrégation ? Masochisme ? Peu importe, tous ces gens sont encore lucides, fort sympathiques et très prompts à maudire ce temps de chien, peu propice à la réalisation d'un Rayon du Centre à bicyclette, dont ils semblent avoir entendu parler. Mes cartes sont tamponnées allegro-presto et j'échappe de justesse au verre de blanc, car je préfère un demi-pression.

Je prends quelques notes sur mon carnet :

- pour aujourd'hui, la distance parcourue est de 172 km et la dénivelée cumulée de 1.215 m
- pour le Rayon depuis Lamargelle, 271 km et 2.665 m.

Enfin, je remplis la carte « Départ » que je glisserai en partant dans la boîte du bureau de Poste.

Je quitte assez rapidement cette gent assoiffée et bruyante, car le froid gagne mes reins.

Deuxième tronçon : de Bruère à St-Amand-Montrond (Cher)

9 km et 15 m d'élévation

Ce deuxième tronçon est une simple formalité... même si ce sont les premiers kilomètres de mon quatrième Rayon. Je connais bien cette très sympathique route en bordure du Cher. Je passe devant la belle abbaye de Noirlac que je ne visiterai encore pas aujourd'hui, mais ça viendra. Le mauvais temps ne semble pas avoir découragé les touristes, car il y a une bonne quinzaine de voitures stationnées sur le terre-plein. Je traverse avec résignation le bruyant trafic routier à l'entrée de ce gros bourg de Saint-Amand-Montrond, dont je n'ai pas encore réussi à découvrir les charmes. Et ce n'est pas avec ce temps de cochon qu'ils vont se dévoiler.

Ayant mémorisé le chemin pour atteindre au plus court mon objectif, c'est sans turlupiner et sans détour inutile que je parviens devant l'Hôtel de l'Ecu, où j'ai réservé une chambre. Je me demande quel accueil m'attend car l'homme était grincheux au téléphone et, me semble-t-il, pas très favorable aux cyclistes. Alors comme je débarque ruisselant de flotte, ça risque de ne pas arranger son humeur atrabilaire. J'entre dans un bar désert. Arrive assez vite un homme d'une petite cinquantaine d'années portant un collier que l'on qualifiait de « socialiste » au début du règne de François Mitterrand.

« Bonsoir, je suis le cycliste qui a réservé... »

- Ah ! oui je me souviens... mais je vous avais oublié... »

Bigre, ça commence bien...

« ... mais ne vous inquiétez pas, je vais vous trouver une chambre... Voyons la 4 ! »

La 4 ? deux fois de suite ? Curieux.

« Oui mais attendez, je vais mettre un antiviol à mon vélo... »

- Mais non, rentrez-le ici dans la bar... »

- Mais il dégouline de jus noirâtre... Vous n'auriez pas un journal ?

- Pas la peine... Ne vous inquiétez pas... Puisque c'est moi qui vous le dis... »

Bon, j'obéis... et je salis. Je défais mes bagages et je suis mon bonhomme jusqu'au second étage dans un colimaçon de pierre étroit, pentu et casse-gueule. Le barbu ouvre la porte d'une chambre minuscule, mais équipée d'une bonne douche et d'un vaste lit qui occupe presque tout l'espace. Il ouvre le robinet du radiateur en me précisant qu'il a poussé la chaudière... Pas pour moi puisqu'il m'avait oublié ! Je redescends avec lui pour prendre connaissance du code de l'entrée de nuit. Car il ferme son bar à 19 h 00.

Curieux bonhomme, ce patron. À la fois bougon et sympathique, totalement désabusé et assez xénophobe. Il me semble qu'avec mon allure de vieil inoffensif mouillé, j'ai été classé dans la catégorie des « bons ». Comme c'est un bavard, j'ai eu le temps d'apprendre qu'il ne reçoit plus de coureurs cyclistes, surtout professionnels chez lui, depuis que « *Jeannie Longo, cette petite (par la taille) prétentieuse, m'a carrément pris pour un larbin et s'était mise en tête de me faire monter ses valises... D'ailleurs, tous ces cyclistes sont arrogants, sauf ceux qui voyagent comme vous avec leurs bagages... Moi, je ne reçois ici que les pèlerins de Compostelle, les vrais, pas les tricheurs et les frimeurs qui ont une voiture suiveuse, qui marchent dix kilomètres par jour et font les cent kilomètres suivants en voiture...* ». Un révolté qui m'aime bien. Le vrai coup de pot ! Ce n'est pas tous les jours que je séduis un hypochondriaque !

La douche est bien chaude, le radiateur monte rapidement en température, tous mes bagages sont étalés ou pendus aux quatre coins de ma chambrette. J'enfile mes vêtements civils – et secs – et je cours jusqu'à la pizzeria la plus proche indiquée par l'hôtelier. Il est à peine 19 heures quand je me heurte à la porte, le pantalon trempé et le GoreTex dégoulinant. Les propriétaires n'ont pas fini de dîner, mais la patronne, compatissante, s'empresse de venir m'ouvrir pour m'installer à une table. En cinquante minutes, j'avale une 1664, des lasagnes au four avec une salade verte et une crème-caramel. Pas génial mais copieux et rapidement servi. Pour 16,50 €, il n'y a rien à dire. D'ailleurs les pizzas doivent être bonnes car les clients défilent pour passer commande. J'obtiens même, en prime, le journal du Centre qui m'apprend que le temps devrait être encore pluvieux pour les deux jours à venir. Et M... !

Retour à l'hôtel à 19h55, toujours sous la même pluie (de plus en plus froide car il ne doit pas faire plus de 5/6°) et toujours en courant au ras des murs. Les fringues cyclistes ont bien séché grâce au vigoureux radiateur et les habits civils prennent leur place sur les cintres. Je remets de l'ordre dans mon foutoir – je suis toujours impressionné par le bazar que l'on peut mettre dans trois sacoches – et je me couche avec Werber.

Bilan de la journée

181 km dont plus de 150 sous la pluie, 1.230 m de dénivelée cumulée, une moyenne routière de 20,8 très correcte car le poncho n'est pas favorable aux performances. Les jambes sont un peu dures. J'essaie de les assouplir avec des mouvements adéquats – les experts appellent ça du stretching – et des massages « en remontant vers le cœur »... mais ça ne sert pas à grand-chose. Il me faudrait le masseur de Longo... Mais alors, j'aurais les jambes rasées, je serais sans doute chargé de substances qui seront un jour ou l'autre illicites et je ne serais pas à l'hôtel de l'Ecu... La nuit sera meilleure que la précédente. Les crépitements de l'averse sur le volet, qui ont bercé mon premier sommeil, vont progressivement s'atténuer. Un couple rentre bruyamment vers minuit et s'installe dans la chambre voisine. Je crains le pire car la cloison est « en carton », mais il n'y aura pas de radada...

De St-Amand-Montrond à Renaison (Loire)

164 km et 1.850 m d'élévation

Je descends le colimaçon à 7h25 avec armes et bagages. Mon petit-déjeuner est déjà prêt et le patron s'impatiente (alors qu'au téléphone, il m'avait assuré qu'il ne pourrait pas me servir avant 7h30 « *à cause du boulanger* »). Ce matin, il se prétend pressé car il doit sortir. Et pourtant ce perpétuel râleur prend le temps – tandis que je déguste croissants et tartines de pain frais – de me raconter tout son ras-le-bol de cette profession, les clients dont il ne supporte plus les exigences, les taxes qui découragent, la météo pourrie (« *il ne pleut pas ce matin... mais ça ne va pas tarder car Ils se trompent toujours* »), la télé qui est nulle, ... Bref, c'est un atrabilaire qui n'a qu'une passion : la moto. D'ailleurs, en janvier 2005, il plaque tout et part avec sa grosse cylindrée chérie. Où ? Il ne sait pas encore.

Je lui règle une addition raisonnable (39 €). Et comme il n'est plus « à la bourre » et qu'il semble m'avoir « à la bonne », il se donne la peine de prendre un crayon pour esquisser un schéma qui m'aidera à sortir facilement de la ville. Je quitte l'Ecu et son drôle de patron à 8h02'. Sans le poncho car, si le ciel est vraiment très gris, il ne pleut pas... pendant les deux premiers kilomètres. Une bonne averse m'oblige à changer de tenue, mais ça ne durera pas. Peu après St-Bonnet (km. 18) à l'orée de la belle forêt de Tronçais (cf. planche 5a), je pourrai ranger le poncho pour le reste de la journée. Le météorologiste du Journal du Centre s'est trompé : la journée sera plutôt ensoleillée... mais fortement ventée, par un 'Zef' assez contraire pour ma pomme : sud-sud-ouest !

Je retrouve les paysages du Bocage Bourbonnais déjà parcourus en septembre 2002. Le Pays de Tronçais avec sa « plus belle chênaie d'Europe » et ses étangs, le Pays de Bourbon-l'Archambaut et Cérilly avec ses bouchures (haies vives), ses bœufs charolais et ses troupeaux de moutons et, surtout, pour le voyageur pédalant, son relief cassant les pattes et le moral. Plus encore avec cet animal de vent qui me scotche à la route entre St-Bonnet et Le Brethon. D'autant plus que ça grimpe par une série de faux-plats assez vicieux. Heureusement toute la journée ne sera pas comme ça. Car si je roule actuellement plein sud avec vent de trois-quarts « face », un changement de direction de 90° vers l'est au niveau du village de Le Brethon devrait me permettre de récupérer un bon petit propulseur de trois-quarts « dos ». C'est de la géométrie de cours élémentaire (« la bissectrice de l'angle... »), très réconfortante pour le moral... Parce que rouler aujourd'hui 150 bornes plein sud dans le toboggan bourbonnais, je ne m'en sens pas capable.

Je fais même le coup du mépris à ce vent hargneux en poussant ma progression vers le sud de 500 m supplémentaires. Pour voir de plus près ce village de Le Brethon et son église au massif clocher couvert d'ardoises (cf. planche 5b).

Vive le vent... poussant !

Une pâte de fruit, un coup de bidon et je repars, plein d'enthousiasme, à un bon 28 km/h. C'est vraiment chouette le vent poussant quand on chevauche une bicyclette ! Il ne me faut que 55 minutes pour parcourir les 21 km jusqu'à Ygrande, malgré un profil assez vallonné. Le ciel s'est complètement dégagé (pas étonnant avec un aspirateur pareil !), les vaches sont souriantes parce que l'herbe est bien drue après l'arrosage d'hier, et moi je chanterais volontiers si je n'étais pas aussi mauvais dans cet exercice.

Ygrande est une petite bourgade assez animée. J'y passe un bon quart d'heure pour faire quelques provisions de viennoiseries dans une boulangerie très fréquentée à cette heure (11 h 00) et pour voir de plus près la belle église du XII^e avec sa puissante flèche de pierre (cf. planche 5c). Nouvel arrêt deux kilomètres plus loin pour une série panoramique d'un paysage assez caractéristique de cette région : une résidence de maître avec son toit d'ardoise, un étang et ses saules-pleureurs, et des pâturages piquetés de puissants chênes (cf. planche 5d).

Plus avant, la route prend progressivement une orientation sud et je retombe dans la galère du vent contraire. Avec des bosses plus sèches et plus longues. J'ai trouvé le secteur St-Hilaire-Le Montet très casse-pattes et je m'étonne que certains de mes collègues diagonalistes viennent s'égayer ici dans leur descente de Dunkerque à Perpignan, plutôt que de rester prudemment dans la vallée de l'Allier. Quand je "rame", je m'intéresse davantage encore à ce qui se passe sur les bas-côtés, en particulier aux nombreux troupeaux de moutons et aux multiples petits agneaux, nouveaux-nés et déjà goulûment voraces.

La mort lente de nos villages

Midi a largement sonné et je commence à avoir faim. Je décide de pousser jusqu'à Treban, premier point de contrôle de ce Rayon. Si Patrick a choisi ce village, c'est qu'il doit y avoir quelques commerçants et surtout un bar qui pourra me préparer un sandwich. J'avale une brioche achetée à Ygrande pour prendre patience et je profite d'un nouveau changement de direction au niveau de Tronget pour foncer (à mon rythme, pas à celui d'Armstrong !) vers mon objectif que j'atteins à 12 h 50 très précises. L'épicerie a déjà tiré son rideau, ce qui n'est pas étonnant à cette heure, et le bar voisin est fermé. Je fais le tour du village et je tombe sur deux autres établissements « Bar-Restaurant » où les araignées s'en donnent à cœur joie pour décorer les vitres. Je me renseigne auprès d'une brave dame qui arrose ses jonquilles. Elle m'informe que l'épicerie n'ouvrira qu'à quinze heures et que le bar, qui était encore en activité le mois dernier, est « À vendre ». Le bureau de Poste n'est ouvert que deux jours par semaine. J'en conclus que Treban se meure. Cette désertification de notre France me désole. Qu'y faire ? Il arrive que certains maires fassent l'effort d'assurer la continuité des commerces essentiels en encourageant des jeunes à s'installer. Mais trop rarement en pleine campagne.

Je contrôle mon passage (km. 78 – dénivelée = 915 m depuis St-Amand), sur la place de l'église, en prenant soin de photographier à la fois mon vélo et un panneau portant le nom du village (cf. planche 5e). Je fais appel aux rares provisions de ma sacoche et hue dia ! En route pour la vallée commune de la Sioule et de l'Allier que je rejoins après une douzaine de kilomètres, juste au-delà du franchissement de la N7, au nord de St-Pourçain-sur-Sioule. J'avais beaucoup aimé la petite route de Paray-s/s-Briailles, Marcenat et Vichy, lors de ma Diagonale Perpignan-Dunkerque. Route étroite, tranquille, agréablement vallonnée et suffisamment tortueuse pour ne pas être monotone. Mais aujourd'hui, elle est balayée par ce foutu vent et je me surprends à la maudire, malgré l'affection que je lui porte.

Je profite d'un arrêt physiologique pour photographier⁸ un joli château dans le hameau du Lonzat, deux kilomètres avant Marcenat (cf. planche 5f). Dans ce village, l'enseigne d'un bar attire mon attention à une centaine de mètres, dans une direction qui n'est pas la mienne. La porte de l'établissement est grande ouverte, ce qui est bon signe pour mon sandwich. Mais la gentille sorcière qui le gère, sous la protection d'un magnifique (impressionnant mais pacifique... avec moi du moins) husky aux yeux bleus, n'a strictement rien à m'offrir. Il y a belle lurette que son commerce a été mis en vente et il y a presque autant de lures qu'elle ne se fait plus d'illusion sur ses chances de le vendre. Alors elle gère au ralenti leur fin prochaine... Encore un coup de blues.

La brave vieille me conseille l'auberge de Billy que je trouverai sur la droite « *entre les deux ponts* ». Une chance, elle se trouve sur mon chemin. Je prends le temps de faire une photo de l'Allier, dominé par une puissance forteresse du XII^e (cf. planche 5g). Mais le ciel est bien gris et la lumière bien froide.

Morne France

L'auberge se trouve effectivement sur la droite de la route, entre le pont de l'Allier et celui de la voie ferrée. Mais la porte est déjà close. Par chance, la patronne m'aperçoit, me reçoit aimablement et expédie son corpulent cuistot conjugal me préparer un « jambon/beurre sans cornichons ». Elle y ajoute un demi, une part de tarte aux pommes et un café. Et tandis que je mastique, elle m'explique que les affaires ne sont pas brillantes : « *Encore deux ans, pour atteindre soixante ans, mon bon Monsieur, et nous arrêterons ! On ne pourra sans doute pas trouver un repreneur... mais ça fait dix ans que nous sommes là et les charges nous tuent...* ». Belote et rebelote ! C'est déjà la cinquième fois en trois jours que j'entends cette triste litanie. Attention, Raffarin, ta France d'en bas s'enlise dans le désespoir ! C'est bien pire que la révolte ou le défoulement électoral ! Je laisse 8 € sur la table pour contribuer à améliorer la situation, mais ce geste ne semble pas avoir une influence sur le blues de mon hôtesse.

En franchissant l'Allier, j'entre dans la Montagne Bourbonnaise (décidément les Bourbons auront marqué autant la géographie de l'hexagone que notre Histoire !). Changement de décor. Désormais je roule en pays de montagnes, modestes certes, mais bien réelles sous la pédale, comme je le constate dans la très rude bosse de deux kilomètres qui escalade la bordure du plateau. Je parviens au sommet les pattes coupées par l'effort... et peut-être aussi par la digestion du sandwich un tantinet rassis ! Heureusement, sur le plateau du Forterre (« terre forte », c'est à dire grasse et fertile), le vent me donne un coup de main et je reprends rapidement mon 20 km/h de croisière. Je photographie au passage l'intéressante église romane de Magnet, avant de me retrouver sur la très fréquentée D907 Vichy-Lapalis. Pour deux kilomètres seulement, mais bien longs quand même...

8 à moins que ce ne soit l'inverse et que j'aie profité de l'arrêt photo pour pisser... je ne sais plus !

3 avril 2004 : **de Saint-Amand-Montrond (Cher) à Renaison (Loire)**



a - en forêt de Tronçais



b - église de Le Brethon



c - l'église d'Ygrande et son clocher de pierre



d - le château de Mont, près d'Ygrande, et son étang



e - Tréban, village désert



f - le château de Lonzat



g - la forteresse de Billy domine l'Allier



h - panorama au col de la Croix du Sud (763 m)

Planche 5

Incidents mécaniques

Survient alors le premier incident mécanique de mon voyage. Le nœud du lacet de la sacoche droite s'est défait et une extrémité s'est enroulée dans la roue libre avant de casser... Je passe une bonne dizaine de minutes à réparer les dégâts assez mineurs. Coincé sur le talus herbeux, j'ai l'impression que les voitures me rasent les fesses. Je hais, je déteste, j'abomine ces routes pleines de bagnoles.

C'est avec soulagement que je quitte cette voie infernale pour retrouver le calme sur une petite D173, inconnue des automobilistes du coin (du moins, je n'en verrai aucun durant une bonne dizaine de kilomètres). Quel contraste ! Peu après le village de Billezois, un craquement et une « descente de selle » du côté gauche me font comprendre que l'une des deux tiges du chariot de ma Brooks vient de casser. Comme c'est la quatrième fois que cela m'arrive en huit ans (toujours avec ma randonneuse Berthoud, jamais avant !?), je m'empresse de « lever le c... » et de m'arrêter. Car je sais bien qu'en insistant, l'autre tige ne résiste pas longtemps et qu'alors, la panne est plus grave. Je suis outillé pour remettre les choses en place, car il suffit d'avancer le chariot d'un cm. J'apprécie une fois de plus l'utilité de la béquille dont j'ai équipé mon vélo. L'incident est réparé en moins de cinq minutes.

La montagne est là

Un peu plus loin, le plateau du Forterre se transforme en Montagne : les rivières s'encaissent, la route se tortille horizontalement et verticalement, le dérailleur travaille dur. L'horizon se ferme avec les sombres forêts des Monts de la Madeleine. Les prairies sont vertes et grasses. Beaucoup de vaches charolaises supportent avec indifférence les violents coups de mufles sur leur pis, que leur donnent d'adorables petits veaux, sous l'œil morne de quelques impressionnants taureaux, apparemment épuisés par leur dur métier de reproducteurs.

Je salue au passage la Besbre, une vieille connaissance qui me remémore d'agréables souvenirs de randonnées : Lapalisse, avec Georges Mahé au retour d'Aubusson, sur le parcours de la Diagonale Brest-Menton avec mes potes montpelliérains ou encore Jaligny-sur-Besbre, étape mémorable avec mon compère l'Aveugle dans notre Grande Diagonale de Vienne à Lisbonne. La roue tourne inexorablement, tout en laissant quand même d'éternels souvenirs...

Arfeuilles est un village tout gris dans sa pierre et noir dans ses toits d'ardoises et de lauzes. Il est exposé plein sud et paresse sur le versant de la montagne. Un panneau – col de la Croix-du-Sud 15 km – et la vision de la route, qui s'élève rudement en deux lacets dessous, autour et au-dessus du clocher, impressionnent le cycliste, particulièrement s'il est chargé de bagages et de kilomètres. Je passe les deux épingles à l'énergie et je m'arrête à la hauteur du coq pour faire une pause, restauration et réconfort : je « prends mon pied » un bon quart d'heure en plein soleil, à l'abri du vent, bercé par le gazouillis d'un merle en chaleur et par les rafales du marteau-piqueur d'un pic affamé. Comment vais-je monter ce col ?

Curieusement bien, même si je ne m'attendais pas du tout à un départ aussi violent pour un col aussi long et une dénivellation aussi modeste. Moins de 400 m, ce n'est pas le Galibier ! Et pourtant ça commence de la même manière... Heureusement, après quatre kilomètres à 8% et deux nouveaux lacets, la côte devient faux-plat, d'abord montant puis descendant après le croisement de la D25 qui vient du Mayet-de-Montagne. Ces monts de la Madeleine portent une belle forêt de hêtres et de chênes, encore déplumés à cette époque, colorée par les taches sombres des reboisements de conifères. Par endroits, la forêt s'ouvre sur des pâturages, occupés par de paisibles bœufs blancs ou d'agités troupeaux de moutons dont les agneaux détalent à mon passage en effrayant leurs mères.

Il ne fait pas chaud du tout sur ces crêtes et je m'arrête avant le col pour enfiler jambières, Goretex (par-dessus le coupe-vent !), sous-casque/cache-oreilles et gants longs (par dessus les courts !). La « totale hivernale » avant la longue descente vers Renaison. Une trouée dans la futaie sur ma gauche s'ouvre sur la vallée de la Loire et l'agglomération de Roanne. Le vent est toujours aussi énergique et toujours aussi frisquet. Dernières photos de la journée au col de la Croix-du-Sud (cf. planche 5h) et en route pour les douze kilomètres les plus faciles de la journée : la pente est très régulière et les courbes sont faciles à négocier à pleine vitesse... qui ne dépasse jamais le 40 km/h malgré mon chargement de poids lourd, car le vent souffle avec fureur dans cette étroite combe de la Tache (c'est le nom de la rivière). Je repère au passage un ravissant point de vue sur un petit lac de barrage. Mais mon énergie cinétique est trop grande pour que je puisse m'arrêter. Et je n'ai pas envie de remonter quelques hectomètres. Croyez-moi, il n'est rien de plus douloureux que de faire demi-tour dans une descente de col...

Abonné à la chambre 4

Renaizon est un gros bourg dont la vitalité me surprend après le désert de la Montagne bourbonnaise. Sur la place centrale se trouve l'Hôtel Central (quelle nom original !) où j'ai réservé une chambre. C'est un établissement qui a belle allure et affiche fièrement (et justement) son panneau « Logis de France ». La réceptionniste m'octroie la chambre 4 (bingo ! Jamais deux sans trois ! Je devrais jouer au loto !) quand la jeune (à peine 40 ans ?) patronne arrive et décide que l'on « *pourrait donner une meilleure chambre au Monsieur, sur le devant car l'hôtel n'est pas plein.* ». Ah non, merci chère Madame. Je ne veux pas perdre mon numéro 4, ni voir ce qui se passe sur la place, surtout un samedi soir ! Moi, je veux dormir pour reposer mes jambes qui en ont bien besoin.

La patronne, aussi aimable (le sens du commerce et la convivialité sont des qualités innées) qu'efficace, me conduit jusqu'à un cellier/laverie/entrepôt où mon Berthoud passera une nuit de prince, puis jusqu'à ma chambre 4 (en portant elle-même mes sacoches !). Certes, elle est petite cette "carrée" et la fenêtre donne sur les toits, mais elle est parfaitement équipée avec douche, WC et TV. Le radiateur rayonne une bien agréable chaleur. C'est le grand luxe après la vieille modernité de Montsauche et la moderne antiquité de St-Amand-Montrond. Et pour un tarif inférieur à celui du Moderne morvandau puisque la demi-pension m'a été proposée à 48 € contre 58 €. Et en prime, cette patronne a une sacrée pêche ! Ça fait beaucoup de bien après la déprime rencontrée tout au long de cette journée. La France du bas a encore quelques beaux restes, Monsieur le Premier Ministre !

Il est 18 h 45 et j'ai juste le temps de prendre une douche avant le dîner. Même si la journée a été sèche, je monte encore le radiateur et j'étales toutes mes fringues. En trois minutes, la jolie piaule prend l'allure d'un foutoir d'Emmaüs. J'espère que mon hôtesse ne va pas revenir me rendre visite...

Le menu « pension » est copieux : assiette (bien remplie) de salade de riz au thon, belle tranche de bavette avec gratin dauphinois, tarte au chocolat/crème vanille comme dessert, le tout arrosé d'un pichet de rouge local qui n'est pas mauvais du tout. Pour le gâteau, j'ai péché par gourmandise, car le fromage blanc serait nettement mieux passé. Je regagne ma chambre l'œsophage farci de chocolat...

Coup de fil à Eliane et à mon fils Stéphane pour confirmer mon arrivée le lendemain en fin d'après-midi. RAS de part et d'autre. Tout baigne et c'est très bien ainsi.

Je constate en montant à l'étage que mes cuisses sont douloureuses. Le soir d'un troisième jour c'est normal... Mais il reste une étape dans les Monts du Lyonnais qui ne va pas arranger les choses.

Bilan du jour : 164 km, 1.850 m de dénivellée cumulée et une moyenne routière de grand-père à 19,1 km/h. Très peu de pluie au départ, un temps mitigé avec une température fraîche et un vent désagréable.

Bah, ça ira mieux demain... Le sommeil tarde à venir. J'essaie de trouver un truc intéressant à la télé. Peine perdue. Je me réfugie une fois de plus dans le Livre secret des Fourmis.



Bas-relief à Villereest

Premier tronçon : de Renaison à Yzeron (Rhône)

108 km et 1.895 m d'élévation

Grasse matinée comme il se doit un dimanche matin, et comme il se peut quand la distance à parcourir est réduite à 130 km. Je descends avec sacoches et bidons remplis à 8 h 00 pile. La patronne – toujours elle - s'active. La salle du bar est déjà occupée par quelques amateurs de « p'tit noir » et par un hurluberlu échappé de l'asile local qui hurle sa faim d'une voix de stentor. La municipalité devrait l'embaucher comme sirène d'alarme et l'installer dans une cage sur la tour de l'Hôtel de Ville. La patronne – qui me glisse à l'oreille qu'il fait beaucoup de bruit, mais qu'il est tout à fait pacifique – l'envoie à la boulangerie chercher un croissant. Elle gère vraiment tout, cette nana ! Quelle énergie, du soir au matin ! Stupéfiant.

Les prévisions du canard local (et de FR2 ce matin) sont franchement mauvaises : une vaste tache de gris couvre une région qui inclut Roanne et Lyon. D'ailleurs, les premières gouttes se présentent à 8h25 au moment où j'allais partir en gore-tex. J'ai même ressorti un cuissard long du fond de mes sacoches, car une baisse de la température est annoncée.

Je quitte Renaison, son hôtel Central et sa patronne de feu, sous l'averse et bien emmaillotté dans mon poncho. Dès la sortie du bourg, je tourne à droite dans une belle descente qui me précipite tout au fond du val de la Renaison, fruit de l'union de la mère Tache et du père Rouchain (ses rivières affluentes), puis dans une méchante bosse afin d'en ressortir. Avec des rafales de vent et de pluie dans la gueule, sans aucun échauffement musculaire, c'est vraiment le pied ! La journée aurait pu mieux commencer.

Au rond-point de Saint-André d'Apchon, un vigneron de pierre au faciès de clown et à l'œil malicieux, stoppe mon premier élan. Malgré l'averse, je sors mon Olympus. Il est « *trop mignon* » comme diraient mes petites filles (cf. planche 6a).

La pluie se disperse en gouttes éparses quand j'arrive à Ouches, second lieu de contrôle de ce Rayon. C'est mieux qu'à Treban, car les commerces sont en pleine activité. C'est la joviale boulangère-chef qui m'applique le tampon de la maison, dont l'employée grognasse ignorait même l'existence. Un pain au chocolat et un pain aux raisins viennent recharger mon stock de provisions en voie d'épuisement. Comme le ciel se dégage par le sud-ouest, je remplace le poncho par le gore-tex. Et ça va quand même un peu mieux pour traverser les rafales de vent. Je croise quelques cyclos du dimanche qui ignorent complètement mon équipement. Nous ne sommes pas de la même espèce, même si nous sommes tous de la famille des « Homo cyclus ».

Un peu de tourisme

Un peu avant Villerest, je m'arrête pour faire le tour d'une jolie chapelle, dite de Saint-Sulpice. (cf. planche 6b). J'apprends par une plaque fixée sur le mur que « cette église, dédiée à la Vierge et à St-Jean Baptiste, a été fondée au IX^e par des moines de Cluny, sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine. » Elle n'aurait été terminée qu'au XI^e, ce qui prouve qu'on prenait son temps à cette époque-là. En contrebas, une belle villa qui n'est pas d'époque gallo-romaine baigne dans un beau décor jaune de forsythia (planche 6c).

Je fais l'effort de grimper jusqu'au cœur du village médiéval de Villerest. J'avais conservé un bon souvenir d'un passage avec Eliane, en touristes motorisés, au mois de juillet 2002 (à l'occasion du Brevet Montagnard de Feurs). Sans lumière et sans fleurs, c'est nettement moins séduisant, d'autant plus que les rues sont ravagées par des travaux d'assainissement. Un village, c'est comme une belle dame : il vaut mieux éviter de la surprendre au saut du lit, un dimanche matin, après une nuit de fête !

Je descends vers le barrage dans les bourrasques de vent et je subis une première explosion cardiaque dans la rampe d'accès au belvédère : 12, 15% ? Peu importe, mais je dois arracher mon plus petit braquet sur ces quelques violentissimes hectomètres. Je m'apprête à tourner à droite pour accéder au parking quand un coup de vent tempétueux m'en dissuade. Et M.... je laisse tomber le tourisme. D'ailleurs, j'ai déjà perdu beaucoup de temps et je connais les lieux. Néanmoins, le galbe de cette voûte de béton ravive des souvenirs de mon job d'hydrologue et de mes campagnes de prospection aux côtés de barragistes dans le Sahel algérien... il y a une trentaine d'années (cf. quelques chiffres sur Villerest page suivante).

Un peu d'hydrologie... et d'éco-politique



Le mur arqué de béton (59 m de hauteur) de Villerset barre la Loire à la sortie de ses gorges. Il crée un réservoir de 36 km de longueur et de 138 millions de m³. Sa construction, déclenchée par la très sévère sécheresse de 1976, a débuté en 1978 et sa mise en service date de 1985.

L'objet de cet ouvrage est de régulariser le débit de la Loire dans tout son cours inférieur (à l'aval de Giens) avec l'aide de sa collègue la réserve de Naussac (près de Langogne), aménagée à la même époque (bassin de l'Al-lier - capacité de 200 millions de m³) :

- en soutenant les débits d'été à un niveau suffisant (10 m³/s en permanence à Villersset) pour les besoins, en particulier, de quatre centrales atomiques (**vraie raison de cet aménagement pour les écologistes...**)

- en réduisant les débits de crues de 2.000 m³/s, soit 50% et plus pour les violents épisodes d'automne (**raison principale de ces ouvrages pour les aménageurs et les politiques...**)

Ce double objectif exige une gestion très rigoureuse des ouvrages puisqu'il convient de les remplir pour soutenir le débit de juin à septembre, et de les vider pour stocker les débits de crues. La situation est idéale pour les crues d'automne... mais pour celles de printemps, le problème est beaucoup plus délicat. On le résout au mieux - ou au moins mal - à l'aide d'un réseau d'alerte météorologique et de suivi hydrologique, dont les données alimentent en temps réel les modèles mathématiques de gestion qui est d'autant plus pointue que la capacité de stockage est relativement réduite. En effet, un débit de 3.000 m³/s remplit totalement la réserve de Villersset en 15 heures... une situation possible, mais encore jamais observée.

Sources diverses sur le WEB

(suite du texte)

Je ne sais pas encore – mais je le pressens – que les 7 km devant moi seront les plus exténuants de ce voyage. Pas vraiment au début car, après un faux-plat, la route plonge comme une folle dans une rigole affluente du réservoir. Mais la bosse pour en sortir est – ou m'apparaît comme – un mur infranchissable ! Je me bats quand même, mais sans beaucoup de forces car mes cuisses sont encore plus douloureuses qu'hier soir et mon vieux cœur refuse totalement de dépasser 130 pulsations (dixit mon cardio). Au bout de 200 m, mon compteur ayant passé la limite des 7 km/h sous laquelle je renonce à lutter, je descends de vélo et je marche sous l'œil indifférent d'un troupeau de génisses. Fatigue + bagages + vent + 12% de pente, c'est trop. D'ailleurs, ça ne me gêne pas de pousser mon vélo dans les murs. Je « tiens » un bon 5 km/h, qui n'est guère inférieur à ma vitesse sur le vélo.

Quand ça m'arrive (rarement quand même), je fais appel à l'un de mes « maîtres-es-vélo », le Docteur James Ruffier qui écrit dans ses Mémoires :

« Je pense qu'il n'est jamais très intéressant ni utile de grimper à vélo les longues rampes qui dépassent le 7 à 8%. Cela se monte évidemment ; mais toujours au prix d'un grand effort, et sans qu'on gagne grand-chose sur la marche à pied. ».

Il note aussi que l'avantage de marcher est de pouvoir admirer le paysage. Ce que je ne peux pas vraiment faire, car la végétation me cache le lac de Villersset.

Vers la fin du mur, la pente s'adoucit, mais le vent de face redouble. Je prends patience et je poursuis mon cheminement encore deux cents mètres jusqu'à ce que l'un de mes deux adversaires cède. Le moins coriace, c'est la pente, bien sûr. Même si aux 10%, succède un long faux-plat à découvert. Je me remets en selle et, enfin, après deux bons kilomètres de bagarre, je trouve une petite route sur la gauche qui conduit vers un groupe de fermes en contrebas de Cordesse. J'allonge volontairement ma route pour trouver un abri. Bonne initiative car les haies qui bordent cet étroit « chemin pour riverains » me protègent. De plus, je rejoins la ligne de crête au droit du cimetière, point d'eau garanti pour remplir son bidon. Ouf ! Quelle galère ! J'ai quitté Renaison depuis plus de deux heures et mon compteur indique... 24 km ! Je me suis certes arrêté, mais ma moyenne de progression est inférieure à 14 km/h ! Je ne le crois pas ! Suis-je devenu aussi mauvais, moi qui me prenais pour un vrai routier au long cours ? Grandeur et décadence ! ô rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie !

4 avril 2004 : **de Renaison (Loire) à Yseron (Rhône)**



a - vigneron de plâtre



b - chapelle St-Sulpice



c - villa "pseudo gallo-romaine"



d - colombage à Villerest



e - les gorges de la Loire, entre Cordesse et Saint-Priest



f - château de la Roche



g - château de St-Marcel



h - les trésors d'Yseron

Planche 6

Heureusement, la rapide descente après Cordelle me ressuscite moralement. La route des gorges est désormais plus facile, même si elle n'est pas plate. La force du vent est souvent coupée par la végétation et les changements fréquents de direction sont bénéfiques.

Arrêts pour une série de photos panoramiques de la Loire dans ses gorges roannaises (cf. planche 6e) et quelques kilomètres plus avant, près du château de la Roche (cf. planche 6f). Cette bâtisse, posée sur un îlot, est un vrai petit manoir de conte de Charles Perrault. On le croirait construit de caramel et de sucre d'orge. Et on se prend à imaginer l'apparition d'une belle Cendrillon, devenue Princesse...

Je repars sans m'attarder car j'ai hâte désormais de quitter ce couloir balayé par un vent fou. Pour en sortir, il faut d'abord atteindre les villages de St-Jodard et Pinay, deux frères séparés par une profonde rigole. Frères ennemis ou jumeaux complices ?

Dès la sortie de Pinay – extrémité nord du Forez et porte d'entrée de la Loire dans ses gorges - il faut grimper les croupes du plateau de Neulise. Par bonheur, l'obstacle du vent s'en trouve nettement réduit par un changement de cap, d'une trentaine de degrés seulement vers l'est, mais bien suffisant pour qu'un vent de face devienne latéral. Ce qui change tout.

Il est 12h05 quand j'arrive à St-Marcel de Félines, bourg paisible perché sur les crêtes. Petit village mais grosse forteresse du XII^e, en excellent état de conservation (cf. planche 6g). Je me dirige tranquillement vers le bar « qui fait l'angle de la place », en face du petit point d'accueil des touristes amateurs de châteaux. Fermé ! Un samedi à midi ? J'aperçois un mini marché Vival à 50 mètres. J'y cours. Mais je me heurte à une porte close... Que se passe-t-il ? Une épidémie de flemme ? Encore un coup des 35 heures ? Par miracle, la porte du Vival s'ouvre. Une charmante dame, à peine cinquantenaire, me prie d'entrer « *car elle n'a pas encore arrêté sa caisse...* *Mais c'était juste !* ». Je me confonds en remerciements, je lui dis que je m'étonne que le bar soit déjà fermé car je suis affamé. Elle m'explique que les propriétaires l'ont mis en vente depuis deux mois, sans succès jusqu'à ce jour. Encore un ! Jean-Pierre, fais quelque chose et arrête de nous raffariner !

Une épicière vraiment honnête

L'épicière se propose de résoudre mon problème, car il lui reste du pain, du jambon blanc et du St-Nectaire à la coupe. Avec efficacité, elle me prépare deux sandwiches de belle taille, auxquels j'ajoute deux pommes, un Lion et une bouteille d'eau. 11,92 € affiche la caisse enregistreuse. Moi qui n'avais sorti qu'un billet de 10, j'ajoute la monnaie, un peu surpris par le prix du jambon et du fromage dans ce bled. Mais je suis, comme à mon habitude, plutôt inattentif aux questions de sous et très satisfait d'avoir évité un jeûne préjudiciable. Je ne discute donc pas, je remercie ma "sauveur" et je vais m'installer sur les marches du mini-office de tourisme, à l'abri du vent.

C'est au milieu de mon premier sandwich que je vois arriver l'aimable commerçante, au grand galop (enfin disons au petit trot car elle n'a pas le physique de Christine Arron) et rose de confusion.

« *Ah, je suis contente que vous soyez encore là ! Je crois que je me suis trompée. Vous pouvez me montrer la note ? ... C'est bien ça ! J'avais commencé mes courses personnelles avant de fermer la caisse... et j'avais oublié d'arrêter mon compte... Voyons, je vous dois... 6,80 euros ! Je suis désolée, vous avez dû me prendre pour une voleuse...*

- *Euh ! et bien ! Rassurez-vous... J'avais bien trouvé que le St-Nectaire était un peu cher mais... j'avais tellement faim !* »

Un peu penaud moi aussi de n'avoir même pas jeté un œil au ticket de caisse, malgré mes doutes, j'accompagne la très honnête épicière jusqu'à son magasin pour récupérer mes 6,80 €. J'ai beaucoup de mal à la consoler de son erreur : « *Pour qui vous allez me prendre ?* ». Mais pour une personne serviable, dynamique, honnête et parfaitement estimable, chère Madame... 'Errare humanum est', n'est-ce pas ?

Pendant tout ce temps-là, son mari, petit bonhomme terne et effacé, n'a pas ouvert la bouche. Je constate, une fois de plus que, neuf fois sur dix, ce sont les femmes qui mènent, sinon le Monde, du moins les affaires...

Je retourne finir mes sandwiches. Il fait un temps superbe. Météo France s'est complètement planté, mais comme les prévisions sont parfois faites à pile ou face, cela n'a rien d'étonnant. Il est 12 h 48' ; mon compteur totalise 48,3 km et affiche une moyenne de 15,8 km/h pour une dénivelée de 740 m. En plus de quatre heures de route, ce n'est pas un bilan très brillant. Mais ce copieux casse-croûte et la belle lumière qui ensoleille la pierre dorée des murs du château et des belles maisons de St-Marcel-de-Félines m'ont redonné mon optimisme habituel, un instant en déroute aux environs de Cordelle. À moi, les monts du Lyonnais et le vent plus vigoureux que jamais. Je ne lui en veux plus parce qu'il a sacrément nettoyé le ciel !

Elle est assez chouette cette région sud-est du Roannais, antichambre des Monts du Lyonnais. Touristique et très casse-pattes pour les pédaleurs chargés. Les secteurs plats sont inexistant, même si la petite D93, puis D103, puis D27, puis D101 (mais pourquoi changent-ils sans arrêt le nom puisque c'est toujours la même ?) fait de gros efforts pour se maintenir au plus près de la ligne de crête. Mais elle est bien obligée de franchir quelques têtes de bassins versants et de grimper jusqu'à ces villages perchés au plus près des cieux, comme s'ils avaient peur de manquer d'air. Vers l'ouest, au-delà de la Loire, les monts du Forez sont coiffés d'un chapeau blanc. La pluie froide d'avant-hier est tombée en neige sur le secteur de Pierre sur Haute (1.634 m) et le col du Beal (1.390 m), qui est sans doute fermé.

Je progresse lentement d'un village à l'autre :

- Néronde, village ocre avec une église de lave noire, dont je retiendrai surtout la rude pente de sa rue principale (par jour de verglas, il doit y avoir beaucoup de Néronnais sur le cul !)

- Bussièrès, grosse bourgade posée sur la crête et que j'avais déjà traversée deux ans plus tôt, lors d'une balade depuis Feurs,

- Panissièrès, où il n'y a pas grand-chose à voir, sauf un bar ouvert où je reprends des forces avec un Coca et un Mars, tout en « causant politique » avec la patronne qui s'emm... car son établissement est vide et ne risque pas de se remplir avec des rues aussi désertes ; je quitte cette dame qui s'ennuie à 14h30 ; ma vitesse moyenne a encore baissé (15,6 km/h) et pas à cause du vent qui s'est nettement calmé,

- Chambost-Longessaigne, nom bien long pour un village aussi insignifiant... quoique ce Longessaigne laisse penser à une histoire ou à une légende bien sanglante dont je ne connaîtrai pas la teneur. Je note quand même que je viens d'entrer dans le département du Rhône et donc vraiment dans les Monts du Lyonnais. Géographiquement, ça ne change pas grand-chose car je roule toujours dans le bassin hydrographique de la Loire,

- St-Clément-les-Places, petit village avec une grande église, posé au sommet d'une bosse que j'ai trouvé vicieuse, du genre « que l'on croit terminée et qui continue en faux-plat sournois »,

- St-Laurent-de-Chamousset, encore un bled perché où apparaissent les premiers lotissements de ceux qui n'ont pas les moyens de s'acheter un terrain sur Lyon et qui n'hésitent pas à se taper 100 km par jour pour aller bosser.

Je viens enfin de quitter le bassin de la Loire (où j'étais entré deux jours plus tôt dans le Pays de St-Saulge !) et je plonge, par une longue descente qui fait du bien, sur l'étroite vallée de la Brévenne, affluent de l'Azergues, puis de la Saône. Au bas, c'est St-Foy-l'Argentière, petite cité étirée au long de la N89, étouffée par le bruit et la pollution du trafic routier. Je ne fais, heureusement, que traverser cette voie de la mort. Je m'arrête un peu plus loin, près d'une imposante construction de type forteresse de pierre brunâtre, pour retirer le coupe-vent avant l'ascension du col de la Croix de Part (811 m). Environ 400 m de dénivelée en 12 km, ce dernier obstacle ne paraît pas bien méchant.

Et effectivement, il ne l'est pas. Même si la route redescend un peu avant le village de Montromant (« rendre » 40 ou 50 m de dénivelée à une ascension est toujours un moment déprimant !), les 5 derniers kilomètres sont parfaitement réguliers (5%) et se grimpent très bien, en souplesse, même avec des cuisses dures. Miracle de la bicyclette ! Comme hier dans la Croix-du-Sud, je suis beaucoup plus à l'aise dans le col final que dans les « ramponneaux » de Cordesse et de Néronde.

J'arrive au sommet à 16 h 45. En bon état et encore assez lucide pour enfiler immédiatement gore-tex, bonnet et gants longs, malgré le grand soleil et même si des péquins se bronzent le poitrail aux alentours. Beaucoup de monde au sommet de ce col qui n'est pourtant pas le Galibier ! La proximité de Lyon et le beau temps inespéré sont sans doute les causes de cette affluence. Une BMW passe à toute allure, le moteur hurlant sur un rapport trop court. Mais où va-t-il celui-là ? La route n'est pourtant pas fermée ! Je m'engage prudemment dans la courte descente vers Yzeron, terme de ce Rayon. Il y a trop d'excités sur cette route pour prendre le moindre risque de déborder sur le milieu de la chaussée dans un virage.

Yzeron, 16 h 55. Km. 108, dénivelée cumulée de 1.895 m, moyenne routière de 15,9 km/h, moyenne générale de 12,7 km/h. J'ai une pensée pour un copain cyclo Luc Dumont-Saint-Priest qui a approché le 10 km/h dans les 1.200 km de la TransGaule (de Roscoff à Narbonne-plage). Mais lui, c'était en courant une moyenne de 70 km chaque jour !

Je tamponne ma carte de route dans une crêperie à l'entrée du village, le restaurant des Touristes que je ne saurais trop conseiller d'éviter à tout prix. Car celui que je règle pour une gaufre/chocolat en carton-pâte et Nutela, accompagnée d'un Vichy-fraise de poche, est nettement abusif. Les villages touristiques sont vraiment des « pièges à cons » et j'ai horreur de jouer ce rôle-là. Je me barre sans dire au-revoir (la patronne s'en fout car elle est débordée par les commandes des c... !), je slalome dans la foule pour faire le tour du village, je jette un œil à la vue panoramique sur la vallée de l'Yzeron, je photographie une peinture murale illustrant tous les charmes touristiques du coin (cf. planche 6h) et je m'enfuis comme un voleur. Décidément, mon agoraphobie s'aggrave !

Je m'engage dans la longue descente vers Craponne et Lyon, déjà déçu d'en avoir fini avec ces deux Rayons et prêt à remettre le couvert. Pas tout de suite car, décidément, cette année, mes jambes ne fonctionnent pas comme elle le faisaient jusqu'alors et je ressens l'impérieuse nécessité de leur donner un vrai repos.

Deuxième tronçon : d'Yzeron à Lyon-Mont d'Or (Rhône)

28 km et 110 m d'élévation

Je craignais un peu cette pénétration jusqu'au cœur de Lyon, un dimanche en fin d'après-midi. J'avais tort car tout s'est parfaitement passé.

D'abord dans la longue, très longue descente vers Craponne. Presque 13 km en roue libre, un oeil sur la route, un œil sur la vallée de l'Yzeron. Avec en prime – à ma grande surprise – une circulation faible et très prudente. Peut-être à cause des radars...

Et quel indicible plaisir dans les longues lignes droites de Tassin-la-Demi-Lune de doubler des automobilistes qui m'avaient dépassé un bon quart d'heure plus tôt et qui sont désormais pris dans la nasse des bouchons. Belle revanche, non ? (c'est curieux comme un cycliste oublie vite qu'il est aussi automobiliste !)

Je connais les lieux et je ne ferai pas un mètre de trop. Passer derrière la gare de Vaise, remonter à gauche vers les Monts d'Or. J'appuie sur les pédales car le ciel s'obscurcit de manière inquiétante. Tellement inquiétante que je prends une bonne averse dans le dernier kilomètre...

Manu, ma belle-fille (ou presque) m'attend à la porte de la résidence La Clairière pour m'ouvrir la porte du cellier où j'abandonne (provisoirement) ma randonneuse, une fois de plus, monture fidèle et disciplinée.

Stéphane, mon fils, sort de la douche après un match de tennis, terminé juste avant l'averse.

On m'installe dans ma chambre, on m'explique tout, on commence à me gâter et c'est bien agréable de se laisser chouchouter...

Beaucoup plus tard, avant de m'endormir, je revis les quatre journées de cette Croisière Jaune.

Jaune comme mon coupe-vent qu'un petit papillon avait pris pour un arbuste en fleurs...

Jaune comme ma cape de pluie, si précieuse pendant cette dure journée de vendredi...

Jaune comme ces innombrables massifs de forsythia...

Jaune comme toutes ces fleurs sauvages, ficaires, pissenlits, boutons d'or, pensées, coucous des prés et coucous des bois...

Une bien belle balade, malgré la pluie et ce terrible vent du sud !

Rédigé à Beaune en avril 2004

à suivre "A la recherche du Pays de Réverose", au chapitre III...

La Merveilleuse Odyssée d'Olivier Rameau et de Colombe Tiredaile

PAR
DANY
ET
GREG

 **DARGAUD**
EDITEUR



Dany (le dessinateur) et Greg (le scénariste) ont un beau jour convenu que le mot "rêveur" était injustement bafoué par les gens trop raisonnables qui rendent le monde si ennuyeux. Alors, Greg et Dany ont décidé de donner au rêve ses lettres de noblesse. Ils l'ont concrétisé.

Rêverose, le pays où tout est possible, existe désormais.

Publiée entre 1973 et 1984 par Dargaud, cette série de onze ouvrages a fait le bonheur de nos trois enfants et fait encore celui de nos petits-enfants.

Vive Olivier, Colombe, Maître Pertinent, les Pouyoutouffus, l'oiseau Razibus !

Et merci à Greg, doux rêveur, et à Dany, merveilleux dessinateur.